

POÉSIES

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX.

De l'Imprimerie d'A. DULAU, et Co. et de L.
NARDINI, No. 15, Poland-street.

POÉSIES

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX,

AVEC

DES NOTES

HISTORIQUES ET GRAMMATICALES,

ET

UN ESSAI

SUR

SA VIE ET SUR SES ÉCRITS.

PAR M. DE LÉVIZAC.

TOME II.

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU, ET CO. SOHO SQUARE.

1800.

1881

RECEIVED

1881

RECEIVED

1881

RECEIVED

RECEIVED

TIME II

RECEIVED

RECEIVED

1881

AVERTISSEMENT

SUR L'ART POÉTIQUE.

C'EST à M. Despréaux principalement que la France est redevable de cette justesse et de cette solidité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons écrivains. Ce sont ses premières productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation et le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les poètes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vue il forma le dessein de composer un art poétique.

Le célèbre M. Patru, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les règles générales de la poésie, à l'exemple d'Horace : mais pour les règles particulières, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers françois ; et il eut assez mauvaise opinion de notre poésie, pour la croire incapable de se soutenir dans des matières aussi sèches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins, les difficultés que ce judicieux critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre poète, ne servirent qu'à l'animer, et à lui donner une plus grande idée de son entreprise. Il commença dès lors à travailler à son Art Poétique, et quelque temps après il en alla réciter le commencement à son ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre auteur entroit en matière, changea de sentiment, et l'exhorta bien sérieusement à continuer.

L'Art Poétique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre auteur. Trois choses principalement le rendent considérable: la difficulté de l'entreprise, la beauté des vers, et l'utilité de l'ouvrage. On peut même lui donner une autre louange que sa modestie lui faisoit rejeter: c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa poétique que dans celle d'Horace; * et qu'il est entré bien plus avant que cet ancien dans le détail des règles de la poésie.

(1) M. de Brueys publia en 1683 une *paraphrase de l'Art Poétique d'Horace*, dans laquelle il justifie ce poète du reproche qu'on lui fait ici. "Ceux qui ont cru, dit-il, que les préceptes contenus dans *l'Art Poétique*, avoient coulé de la plume du poète, sans ordre et sans liaison, se sont assurément trompés." Après quoi il fait voir l'ordre admirable qui règne dans l'ouvrage d'Horace, ce qui le conduit à cette réflexion. "Comme j'ose croire que tout le monde sera en ceci de mon sentiment, je m'imagine qu'on aura un extrême regret de voir que ce prétendu défaut d'économie dans ce poème d'Horace, ait porté un de nos plus fameux poètes à nous donner un *Art Poétique* effectivement sans ordre, quoique d'ailleurs admirable en toutes manières." Ce reproche de M. de Brueys paroît bien peu fondé. *L'Art Poétique* de Despréaux a un autre ordre que celui d'Horace: mais peut-on dire qu'il soit sans ordre?

L'ART POÉTIQUE.

CHANT I.

Dans ce premier chant, l'auteur donne des règles générales pour la poésie ; mais ces règles n'appartiennent point si proprement à cet art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écriture. Une courte digression renferme l'histoire de la poésie françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur : (1)
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif. (2)

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,

(1) On ne peut être poète sans génie : ce principe est la base de *l'Art Poétique*. On a blâmé cette expression *la hauteur de l'art des vers* : en effet bien des personnes

ont pensé qu'elle n'étoit pas françoise. Mais la poésie n'admet-elle pas de ces métaphores ?

(2) Horace, art. poét. v. 385.

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
 Ni prendre pour génie un amour de rimer :
 Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
 Et consultez long-temps votre esprit et vos forces. (1)

La nature, fertile en esprits excellens,
 Sait entre les auteurs partager les talens :
 L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
 L'autre, d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme :
 Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ; (2)
 Racan, chanter Philis, les bergers et les bois. (3)
 Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
 Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même :
 Ainsi tel, (4) autrefois qu'on vit avec Faret (5)
 Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, (6)
 S'en va, mal-à-propos, d'une voix insolente,
 Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
 Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
 Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
 Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
 La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
 Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,

(1) Horace, art. poét. v. 38.

(2) Les odes de *Malherbe*.

(3) Les bergeries de *Racan*, le meilleur ouvrage bucolique qu'il y ait dans la langue françoise, malgré les défauts qu'on y trouve avec fondement.

(4) *Saint-Amand*, auteur du *Moïse sauvé*, dont il a été parlé dans les satires.

(5) *Nicolas Faret*, de l'Académie Françoise, étoit un ami particulier de *Saint-Amand*, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché, quoiqu'il fût assez réglé dans ses mœurs.

(6) *Martial*, épigr. 62.

L'esprit à la trouver aisément s'habitué;
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
 Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
 Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
 Et pour la rattraper le sens court après elle.
 Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
 Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
 Evitons ces excès: laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
 Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
 Le chemin est glissant et pénible à tenir;
 Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
 La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un auteur quelquefois trop plein de son objet
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face; (1)
 Il me promène après de terrasse en terrasse;
 Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
 Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
 " Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales." (2)

(1) *Scuderi*, l. 3. de son *Alaric* emploie 16 pages de 30 vers chacune, à la description d'un palais, commençant par la façade, et finissant par le jardin.

(2) Vers parodiés d'*Alaric*, où il y a *couronnes* au lieu d'*astragales*. *Despréaux* a fait ce changement à dessein. Il a voulu montrer par là l'abondance stérile

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ;

Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile ;

Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,

L'esprit rassasié le rejette à l'instant. (1)

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un
pire: (2)

Un vers étoit trop foible ; et vous le rendez dur :

J'évite d'être long ; et je deviens obscur : (3)

L'un n'est point trop fardé ; mais sa muse est trop nue :

L'autre a peur de ramper ; il se perd dans la nue. (4)

Voulez-vous du public mériter les amours ?

Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Un style trop égal et toujours uniforme

En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère ! (5)

Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,

Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

de ces faiseurs de longues descriptions, qui s'amuse à décrire jusqu'aux plus petites circonstances ; car *l'astragale* est une petite moulure ronde qui entoure le haut fût d'une colonne.

(1) Horace, art. poét. v. 335.

(2) Horace, *ibid.* v. 31.

(3) Horace, *ibid.* v. 25.

(4) Horace, *ibid.* v. 230.

(5) Horace, *ibid.* v. 343.

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté (1)
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
 On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
 Le Parnasse parla le langage des halles :
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein ; (2)
 Apollon travesti (3) devint un Tabarin. (4)
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ;
 Et, jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs. (5)
 Mais de ce style enfin la cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon,
 Et laissa la province admirer le Typhon. (6)
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage, (7)
 Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf. (8)

(1) Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siècle jusqu'en 1660. Le bongoût s'étant répandu à cette époque, le fit tomber.

(2) Cette licence alla si loin, qu'un sieur Jacques, chanoine d'Usez, s'avisait de mettre la *Pas-sion de J. C.* en vers burlesques.

(3) Allusion au *Virgile travesti* de *Scarron*, un des ouvrages les moins mauvais en ce genre.

(4) *Tabarin* étoit un bouffon très-grossier, valet de *Mondor*, vendeur de baume, qui avoit établi son théâtre dans la place Dauphine, vers le commencement du 17^{ème} siècle. Les plaisanteries de *Tabarin* ont été imprimées plusieurs fois à Paris avec

privilege sous le titre de *Questions et Fantaisies Tabariniques*. Elles ne roulent que sur des matières d'une grossièreté qui ne peut plaire qu'à la canaille.

(5) Charles *Coyseau*, sieur d'*Assouci*, pitoyable poète. Voyez sur les aventures bizarres de cet auteur le Dictionnaire Critique de *M. Bayle*.

(6) *Typhon* ou la *Gigantomachie*, poème burlesque de *Scarron*.

(7) Poète admirable par les grâces et la naïveté de son style, qui a servi de modèle à l'imitable la Fontaine.

(8) Les vendeurs d'*orviétan*, et les joueurs de marionnettes se placent depuis long-temps sur le *Pont-Neuf*.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
" De morts et de mourans cent montagnes plain-
tives." (1)

Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère:
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée.
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux ;
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois, (2)
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers, (3)
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades. (4)

(1) Vers de la *Pharsale* de *Brébeuf*, dont l'idée n'est pas dans l'original.

(2) Autre exemple de *oi* prononcé en diphthongue contre l'usage actuel.

(3) François *Corbeuil* ou *Corbuel*, dit *Villon*. *Villon* signifioit en vieux langage, *fripon*. Ce surnom, qu'il avoit hérité de son père, lui fut confirmé par une sentence du Châtelet, qui le con-

damnoit à être pendu. Le parlement changea la peine de mort en un bannissement perpétuel. Retiré en Angleterre, il y devint favori du roi Edouard V. Il avoit beaucoup de génie: le badinage simple et naïf fait le caractère de ses écrits. *Marot* qui l'avoit choisi pour modèle recueillit ses écrits par ordre de François I, et les fit imprimer à Paris en 1532.

(4) Voyez la note 7. p. 7.

Tourna des triolets, rima des mascarades,
 A des refrains réglés asservit les rondeaux,
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
 Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode, (1)
 Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
 Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
 Mais sa muse, en françois parlant grec et latin, (2)
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
 Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
 Rendit plus retenus Desportes et Bertaut. (3)

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
 Fit sentir dans les vers une juste cadence,
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et reduisit la muse aux règles du devoir.
 Par ce sage écrivain la langue réparée
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
 Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle

(1) *Ronsard* étoit un homme de génie; mais sans goût, il voulut se frayer des routes nouvelles, et se rendit ridicule.

(2) *Ronsard* a tellement chargé ses poésies d'exemples, d'allusions, et de mots tirés du grec et du latin, qu'il les a rendues presque inintelligibles. En voici un exemple: il dit à sa maîtresse, *êtes-vous pas ma seule entéléchie?* Ce mot signifie en grec perfection.

(3) *Philippe Desportes*, surnommé le *Tibulle François*. Il avoit pris les poètes italiens pour

modèles, et c'est à eux qu'on doit attribuer le ton délicat et fleuri de son style. Sa modestie lui fit refuser l'Archevêché de Bordeaux. Il mourut en 1606.

Jean Bertaut, né à Caen, s'étoit formé sur *Ronsard* et sur *Desportes*. Il y a de la force, de l'esprit et de la politesse dans ses vers, qu'on lit encore: on lui reproche avec fondement d'avoir introduit en France le goût des pointes. Il mourut évêque de Séez.

Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
 Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
 Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
 Le jour de la raison ne le sauroit percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, (1)
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux:
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme.
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse, (2)
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse:
 Un style si rapide, et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.

(1) Horace, art. poét. v. 40 et 311.

(2) Horace, ibid. v. 388.

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
 Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
 Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage, (1)
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage: (2)
 Polissez-le sans cesse et le repolissez;
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. (3)

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
 Que le début, la fin, répondent au milieu; (4)
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties; (5)
 Que jamais du sujet le discours s'écartant
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
 Soyiez-vous à vous-même un sévère critique:
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer. (6)

Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
 Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires:
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur: (7)
 Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.

(1) Maxime d'un grand sens et familière à l'empereur *Auguste* et à *Titus*. *Festina lente*. Voyez les *Adages d'Erasme*.

(2) Horace, art. poét. v. 272.

(3) Horace, *ibid.* v. 72.

(4) Horace, *ibid.* v. 153.

(5) Horace, *ibid.* v. 23.

(6) Horace, l. 2. ép. 2. v. 106.

(7) Horace, art. poét. v. 424 et suiv.

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :

Chaque vers qu'il entend le fait extasier.

Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :

Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :

Il vous comble partout d'éloges fastueux.

La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible, (1)

Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :

Il ne pardonne point les endroits négligés ;

Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;

Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;

Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :

Votre construction semble un peu s'obscurcir :

Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir.

C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable

A les protéger tous se croit intéressé,

Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.

Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,

Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,

Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit !

Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire !

Ainsi toujours constant à ne se point dédire,

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,

C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Cependant, à l'entendre, il chérit la critique : (2)

(1) Horace, *ibid.*

(2) Perse, *s. l. v. 55.*

Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter. (1)
 Aussitôt il vous quitte ; et, content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
 Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
 L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
 De tout temps rencontré de zélés partisans ;
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 || Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

(1) Allusion à *Quinault*, qui,
 après s'être raccommode avec
Despréaux, alloit souvent le voir ;
 mais ce n'étoit que pour lui
 montrer ses ouvrages. Il n'a

voulu se raccommode avec moi,
disoit Despréaux, que pour me
parler de ses vers, et il ne me
parle jamais des miens.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

Dans ce second chant, et dans le troisième, notre auteur explique le détail de la poésie françoise, et donne le caractère et les règles particulières de chaque poëme. Le second chant est employé à décrire l'idylle ou l'églogue, l'élégie, l'ode, le sonnet, l'épigramme, le rondeau, la ballade, le madrigal, la satire, et le vaudeville. L'auteur a su varier ici son style avec tant d'art et tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes espèces de poésie, il emploie précisément le style qui convient à chaque espèce en particulier.

TELLE qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois :

Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
 De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
 Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
 Au contraire cet autre, abject en son langage,
 Fait parler ses bergers comme on parle au village.
 Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
 Toujours baissent la terre, et rampent tristement.
 On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
 Vient encore fredonner ses idylles gothiques,
 Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
 Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon. (1)

Entre ces deux excès la route est difficile:
 Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile:
 Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
 Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
 Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous ap-
 prendre
 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
 Au combat de la flûte animer deux bergers;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
 Et par quel art encor l'églogue quelquefois
 Rend digne d'un consul la campagne et les bois. (2)
 Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

(1) Ronsard dans ses églogues appelle Henri II, *Henriot*; Charles IX, *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*: il emploie aussi les

noms de Pierrot, Margot, Michau, &c.

(5) Virgile, égl. 4.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans
audace,

La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie et la tristesse ;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases
vaines :

Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ; (1)
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,

(1) Allusion au mauvais goût
qui régnoit dans le genre érotique,

et sur-tout au *Sonnet d'Uranie* de
Voiture.

Mène Achille sanglant aux bords du Simois,
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
 Tantôt, comme une abeille ardente a son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
 Elle peint les festins, les danses, et les ris ;
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
 Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse. (1)
 Son style impétueux souvent marche au hasard :
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray, (2)
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray. (3)
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois, (5)
 Juventa du sonnet les rigoureuses lois ;
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille

(1) Horace, l. i. od. 12.

(2) Historiographe de France, dont le nom étoit François *Eudes*, qu'il quitta pour prendre celui de *Mézerai*. Quoique son style soit dur, souvent barbare, et quelquefois très-bas, son histoire de France est encore estimée. C'est le plus véridique de nos historiens : aussi M. *Colbert*

lui retrancha-t-il les quatre mille livres de pension qu'il avoit comme historiographe du roi. Ce n'est pas le plus beau trait du ministère de M. *Colbert*.

(3) Lille et Courtrai furent pris en 1667, et Dole en 1668.

(4) Quatrième exemple de l'*poi* prononcé en diphthongue contre l'usage actuel.

La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
 Et qu'ensuite six vers artistement rangés
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Sur-tout de ce poëme il bannit la licence:
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
 Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer. (1)
 Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.
 A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville, (2)
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier
 N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épiciier. (3)
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite. (4)

(1) L'emploi de *ni* dans ce vers est une faute: la conjonction *ni* ne peut lier que des phrases négatives. Il faut *et qu'un vers*, &c.

(2) *Gombaut*, gentilhomme de Saintonge fut en son temps un poëte célèbre. Les meilleurs de ses ouvrages sont ses *Sonnets* et ses *Epigrammes*. Despréaux le juge trop sévèrement.

F. *Mainard*, fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut secrétaire de la reine Marguerite. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit. Son principal talent étoit de bien tourner un vers.

Claude de *Malleville*, Parisien, dont les poésies, entièrement oubliées de nos jours, ne sont pas sans mérite. Il a réussi dans le

sonnet, et ses *élégies* sont en général les meilleures que nous ayons dans notre langue.

Ces trois poëtes ont été de l'Académie Française.

(3) *Sercy* étoit un libraire du palais.

(4) Il y a dans ce vers une incorrection: le sens demande une opposition complète, et les adjectifs *longue* et *petite* n'en expriment qu'une incomplète. L'opposé de *long* est *court*, et celui de *petit* est *grand*.

Despréaux établit dans les superbes vers qu'on vient de lire que le *sonnet* a été inventé par les poëtes françois, ou du moins qu'ils l'ont assujéti à certaines règles. Néanmoins bien des personnes en ont attribué l'invention aux Italiens,

L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
 Furent de l'Italie en nos vers attirées.
 Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appât courut avidement.
 La faveur du public excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
 Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
 Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
 La tragédie en fit ses plus chères délices ;
 L'épigramme en orna ses douloureux caprices ;
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer ;
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
 Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
 Chaque mot eut toujours deux visages divers :
 La prose la reçut aussi-bien que les vers ;
 L'avocat au palais en hérissa son style,
 Et le docteur en chaire en sema l'évangile. (1)

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
 La chassa pour jamais des discours sérieux ;
 Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
 Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,

et sur-tout à *Pétrarque* qui vivoit dans le 14^{ème} siècle. Mais il est certain que *Pétrarque* en avoit emprunté le nom et l'usage des anciens poètes provençaux, *Trouvères*, *Chanterres*, *Jongleurs* et autres semblables qui alloient par les cours des princes pour les réjouir, chantant leurs *Fabliaux*,

Lais, *Virelais*, *Ballades* et *Sonnets*.

(1) Despréaux désigne *Mascaron*, évêque de Tulles, qui semoit tant de pointes dans ses discours qu'on les nommoit des *recueils d'épigrammes*. Le petit Père *André*, augustin, porta encore la licence plus loin.

Pouvu que sa finesse, éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois à la cour les turlupins restèrent, (1)
 Insipides plaisans, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossiers partisans surannés.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
 Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès ;
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
 Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
 La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
 Le madrigal plus simple, et plus noble en son tour,
 Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
 Arma la vérité du vers de la satire.
 Lucile le premier osa la faire voir ; (2)
 Aux vices des Romains présenta le miroir :
 Vengea l'humble vertu, de la richesse altière,
 Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.

(1) *Turlupin* est le nom d'un comédien de Paris qui divertissoit le peuple par de méchantes pointes et par des jeux de mots qu'on a appellés *Turlupinades*. Ses imitateurs ont été appelés *Turlupins*. *Molière* vengea le bon goût et la raison par les sanglantes railleries

qu'il fit des *Turlupins* et des *Turlupinades*.

(2) Horace, l. 2. s. i. v. 62. *Caius Lucilius*, chevalier Romain, fut l'inventeur de la satire, en tant qu'elle est un poëme, dont la fin est de reprendre les vices des hommes.

Horace à cette aigreur mêla son enjouement : (1)
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
 Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
 Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
 Etincellent pourtant de sublimes beautés:
 Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
 Il brise de Séjan la statue adorée ; (2)
 Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs, (3)
 D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ; (4)
 Ou que, poussant à bout la luxure latine,
 Aux portefaix de Rome il vende Messaline. (5)
 Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savans disciple ingénieux,
 Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
 Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
 Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
 Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur ; (6)
 Et si du son hardi de ses rimes cyniques
 Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!

(1) Perse, s. 1. v. 116.

(2) Juvénal, s. 10. v. 60 et suiv.

(3) Juvénal, s. 7. v. 37 jusqu'à la fin.

(4) Juvénal, ibid. v. 74.

(5) Juvénal, s. 5. v. 125 et suiv.

(6) Allusion à plusieurs endroits

des satires de *Regnier* et particulièrement à la satire XI où il décrit un lieu de débauche. Ces deux vers sont du célèbre docteur *Arnauld*, qui les substitua sur le champ aux deux de *Despréaux* qu'il avoit trouvés trop libres.

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :
 Mais le lecteur françois veut être respecté ;
 Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
 Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
 Je veux dans la satire un esprit de candeur,
 Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
 Le François, né malin, forma le vaudeville ; (1)
 Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
 Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
 La liberté françoise en ses vers se déploie :
 Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
 Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
 A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
 Conduisent tristement le plaisant à la Grève. (2)
 Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :
 Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
 Inspirer quelquefois une muse grossière,
 Et fournir, sans génie, un couplet à Linière. (3)
 Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.

(1) Le *Vaudeville* est une sorte de chanson faite sur un air connu, à laquelle on passe toute espèce de négligence, pourvu que les vers en soient chantans, et qu'il y ait du naturel et de la saillie. C'est un genre de poésie dans lequel aucune nation n'a égalé la nation Françoise.

(2) Quelques années avant la publication de ce poëme, un jeune homme fort bien fait,

nommé *Petit*, fut surpris faisant imprimer des chansons impies et libertines de sa façon. On lui fit son procès, et il fut condamné à être pendu et brûlé.

(3) On avoit surnommé *Linière*, *l'Athée de Senlis*. Son principal talent étoit pour les *chansons impies*, ce qui fit que Despréaux lui dit un jour qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu.

Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poète :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil. (1)

(1) Fameux graveur né à Rheims en 1630. Il fut aussi excellent peintre, et assez bon poète.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT III.

Les règles de la tragédie, de la comédie, et du poëme épique, font la matière du troisième chant. Il est le plus beau de tous, soit par la grandeur du sujet, soit par la manière dont l'auteur l'a traité.

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux: (1)
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs, (2)
D'Oreste parricide exprima les alarmes, (3)
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés, (4)
Soient au bout de vingt ans encor redemandés? (5)
Que dans tous vos discours la passion émue

(1) Aristote, poët. chap. 4. et rhétor. chap. 11. propos. 28 du l. 1.

(2) Tragédie de *Sophocle*.

(3) Tragédie d'*Euripide*. Le

même sujet a été traité par *Eschyle* et *Sophocle*.

(4) On ne dit point, *regarder* une tragédie, mais la *voir*.

(5) Horace, art. poët. v. 190.

Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue. (1)

Si d'un beau mouvement l'agréable fureur

Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,

Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,

En vain vous étalez une scène savante :

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir (2)

Un spectateur toujours parresseux d'applaudir,

Et qui, des vains efforts de votre réthorique

Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Le secret est d'abord de plaire et de toucher :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée

Sans peine du sujet applanisse l'entrée.

Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer, (3)

De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer ;

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,

D'un divertissement me fait une fatigue. (4)

J'aimerois mieux encor qu'il déclînât son nom, (5)

Et dît, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,

Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,

Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.

(1) Horace, l. 2. ép. I. v. 211.

(2) Ce vers et les trois suivans font allusion à la tragédie d'*Orbon* où le grand *Corneille* introduit sur la scène trois ministres d'état, dans la bouche desquels il met de grands raisonnemens politiques.

(3) Allusion à *Cinna*, autre tragédie de *Corneille*, dont le commencement sent la déclamation.

Tome II.

Cette pièce est néanmoins un des chefs-d'œuvre de ce grand poëte.

(3) On a relevé cette expression *faire une fatigue*: et ce n'est pas sans fondement. L'expression propre seroit *faire un travail*.

(4) Allusion à quelques exemples qu'on en trouve dans *Euripide*.

Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées, (1)

Sur la scène en un jour renferme des années:

dm quinze
1.3/2 | Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Mais nous, que la raison à ses règles engage,

Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli (2)

Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable: (3)

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Une merveille absurde est pour moi sans appas:

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'ex-
pose: (4)

Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;

Mais il est des objets que l'art judicieux

Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,

A son comble arrivé se débrouille sans peine.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé

Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé

D'un secret tout-à-coup la vérité connue

Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie, informe et grossière en naissant, (5)

(1) *Lopez de Vega*, poète espagnol, qui a composé un très-grand nombre de comédies, représente dans une de ses pièces l'histoire de *Valentin et Orson*, qui naissent au premier acte, et qui sont fort âgés au dernier.

(2) Ce vers est admirable par sa précision. Il comprend les trois unités de lieu, de temps, et

d'action, et le complément de l'action.

(3) Horace, art. poét. v. 338.

(4) Horace, *ibid.* v. 180.

(5) Ce qui est dit ici de la naissance et du progrès de la tragédie est tiré des *Poétiques* d'Aristote et d'Horace, et de *Diogène Laërce* dans la *Vie de Solon*.

N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix. (1)

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie, (2)

Promena par les bourgs cette heureuse folie; (3)

Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Eschyle dans le chœur jeta les personnages, (4)

D'un masque plus honnête habilla les visages,

Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé

Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,

Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,

Intéressa le chœur dans toute l'action,

Des vers trop raboteux polit l'expression,

Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine

Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré

Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.

De pèlerins, dit-on, une troupe grossière

En public à Paris y monta la première;

Et, sottement zélée en sa simplicité,

Joua les saints, la Vierge, et Dieu, par piété.

Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,

Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

(1) Horace, art. poét. v. 220.

(2) Horace, ibid. v. 275.

(3) Les bourgs de l'Attique.

(4) Horace, art. poét. v. 278.

On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
 On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion. (1)
 Seulement les acteurs laissant le masque antique (2)
 Le violon tint lieu de chœur et de musique. (3)

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
 S'empara du théâtre ainsi que des romans.
 De cette passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
 Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
 Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène ;
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ; (4)
 Et que l'amour, souvent de remords combattu,
 Paroisse une foiblesse et non une vertu.

Des héros de roman fuyez les petitesse :
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesse.

Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt : (5)
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
 A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :

(1) Ce ne fut que sous le règne de Louis XIII que la tragédie commença à prendre une bonne forme. Les prétentions du cardinal Richelieu à ce genre de gloire n'y contribuèrent pas peu.

(2) Ce masque représentoit le personnage qu'on introduisoit sur la scène.

(3) Les tragédies d'*Esther* et d'*Atthalie* de Racine prouvent

qu'on auroit pu tirer un grand parti des chœurs.

(4) Allusion au roman de Mlle. de Scudéri, intitulé *Artamène*, ou le *Grand Cyrus*. *Artamène* est un nom supposé qu'on donne à *Cyrus* dans le voyage qu'on lui fait entreprendre : mais le caractère de ce prince n'est pas mieux conservé que son nom.

(5) Horace, art. poét. v. 119.

Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
Que pour ses dieux Enée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs:
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie, (1)
L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret. (2)
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la scène demande une exacte raison;
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée? (3)
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même:
Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon;
Calprenède et Juba parlent du même ton. (4)

(1) Roman de Mlle. de Scudéri.

(2) Caton, surnommé le Censeur. Voyez dans *Tite-Live* son discours pour le maintien de la loi *oppia* contre la parure des dames. Junius Brutus qui chassa les Tarquins de Rome; il avoit des mœurs austères jusqu'à la férocité. Il fit mourir ses propres enfans.

(3) Horace, art. poét. v. 125.

(4) Gautier de Costes, seigneur de la Calprenède, est auteur de plusieurs romans qui furent estimés

dans le temps où ils parurent, et de quelques tragédies qui eurent du succès dans leur nouveauté. Le cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, dit qu'elle étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches. Comment lâches, s'écria la Calprenède, quand on lui rapporta la décision du cardinal, *cadedis, il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenède*. Juba est le héros du roman de *Cléopâtre*, ouvrage de cet auteur.

La nature est en nous plus diverse et plus sage; (1)
 Chaque passion parle un différent langage :
 La colère est superbe, et veut des mots altiers;
 L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
 Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
 Ni sans raison décrire en quel affreux pays
 Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs. (2)
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
 Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez: (3)
 Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez. (4)
 Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
 Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
 Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
 Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;
 Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes: (5)
 Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant;
 C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
 Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
 Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie;
 Qu'en nobles sentimens il soit partout fécond;
 Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
 Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille;
 Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille:

(1) Horace, art. poét. v. 105.

(2) Allusion à la *Troade* de Sénèque, act. 1. sc. 1. v. 9.

(3) Horace, art. poét. v. 95.

(4) Horace, ibid. v. 102.

(5) Horace, ibid. v. 105.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche, et s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage,
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté ;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots ;
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Eole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie ;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer

D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
 Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache :
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
 Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur ;
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur ;
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus, (1)
 Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
 Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes ;
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer ;
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornemens égayés ne sont point susceptibles :
 L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
 Que pénitence à faire et tourmens mérités ;
 Et de vos fictions le mélange coupable
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.
 Et quel objet enfin à présenter aux yeux
 Que le diable toujours hurlant contre les cieus,
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire !

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès. (2)
 Je ne veux point ici lui faire son procès :

(1) Allusion à Desmarets de St. Sorlin, auteur du poème de *Clotis*, dans lequel il fait produire tout le merveilleux par l'intervention des démons, des anges et de Dieu même.

(2) Dans son poème de la *Jérusalem Délivrée*. Despréaux ni ses critiques ne connoissoient pas le *Paradis perdu* de Milton.

Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
 Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
 Si son sage héros, toujours en oraison,
 N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
 Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolâtre et païen. (1)
 Mais, dans une profane et riante peinture, (2)
 De n'oser de la fable employer la figure ;
 De chasser les tritons de l'empire des eaux ;
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
 D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger ne passe le monarque :
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
 De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
 Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.
 Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
 Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
 Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

(1) Allusion à l'*Arioste* dans son poème de *Roland le Furieux*.

(2) Ce vers est relatif à la 4ème

épitre. Les ennemis de Des-préaux avoient blâmé l'intervention du Dieu du Rhin.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
 Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand ! (1)
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
 Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser ?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valeur éclatant, en vertu magnifique ;
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
 Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
 Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis ;
 Non tel que Polynice et son perfide frère : (2)
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière :
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations :
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imites pas ce fou qui, décrivant les mers,
 Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,

(1) C'est le héros d'un poëme héroïque, intitulé : *les Sarrasins chassés de France*. Il est de M.

de *Sainte - Garde*, conseiller et aumônier du roi.

(2) Allusion à la *Thébaïde*.

L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient. (1)
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté. (2)
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
" Je chante le vainqueur des vainqueurs de la
" terre." (3)

Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
" Je chanté les combats et cet homme pieux
" Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
" Le premier aborda les champs de Lavinie !"
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu ;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens, (4)

(1) Allusion au *Moïse Sauvé* de Saint-Amand, 5ème partie.

(2) Horace, art. poét. v. 136. et suiv.

(3) Premier vers du poème d'*Alaric*, par M. de Scudéri.

(4) On observa à Despréaux

qu'il y avoit ici une faute de syntaxe dans l'emploi qu'il fait des mots *Stix* et *Achéron* sans article : mais il répondit que ceux qui le prétendoient avoient l'oreille un peu prosaïque, et qu'un homme vraiment poète ne feroit

Et déjà les Césars, dans l'Elysée errans.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;
 Que tout y fasse aux yeux une riante image :
 On peut être à la fois et pompeux et plaisant :
 Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
 J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
 Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques
 Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire
 affront

Si les grâces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
 Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture. (1)
 Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
 Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
 Une heureuse chaleur anime ses discours :
 Il ne s'égare point en de trop longs détours.
 Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
 Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique :
 Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément ;
 Chaque vers, chaque mot court à l'évènement. (2)
 Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :

point cette difficulté, parce que *de Stix* et *d'Achéron* est beaucoup plus soutenu que *du Stix* et *de l'Achéron*, et en conséquence il laissa ces mots sans article. Quelque respect que j'aie pour Despréaux, je crois que c'est une faute : il est certain du moins que l'usage est contraire.

(6) Il y a ici une disconvenance de temps : on ne dit pas *on diroit qu'il ait dérobé*, mais *qu'il a*, ou *qu'il eût*. Quoiqu'il en soit, Despréaux donne ici à Homère une louange très-délicate par cette application.

(5) Horace, art. poét. v. 148.

C'est

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins ; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poète sans art, (1)
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque ;
Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds ;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser ;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie ;
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention ;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle :
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos ;

(1) Ce vers et les suivans jusqu'à l'alinéa sont contre *Desmarteaux de St. Sorlin*, grand ennemi des anciens, dont la gloire l'of-

fusquoit, et qu'il cherchoit à rabaisser pour se mettre à leur place.

Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique (1)

Dans Athènes naquit la comédie antique.

Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans

Distilla le venin de ses traits médisans.

Aux accès insolens d'une bouffonne joie

La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.

On vit par le public un poète avoué

S'enrichir aux dépens du mérite joué ;

Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées, (2)

D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Enfin de la licence on arrêta le cours :

Le magistrat des lois emprunta le secours,

Et, rendant par édit les poètes plus sages,

Défendit de marquer les noms et les visages.

Le théâtre perdit son antique fureur :

La comédie apprit à rire sans aigreur,

Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,

Et plut innocemment dans les vers de Ménandre. (3)

Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir.

S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :

(1) Horace, art. poét. v. 281.

(2) *Les Nuées*, comédie d'Aristophanes, act. 1. sc. 2 et 3.

(3) La comédie a eu trois âges ou trois états chez les Grecs. L'ancienne comédie non seulement représentoit des aventures véritables et connues, mais elle en nommoit publiquement les acteurs. Cette licence fut réprimée par les magistrats. Les Comédiens n'osant plus nommer

les gens, prirent des masques semblables aux personnes qu'ils jouoient, ou les désignèrent de quelqu'autre manière semblable. Ce fut la comédie moyenne. Ce nouvel abus fut encore défendu. La comédie se réduisit à la peinture des mœurs et aux règles de la bienséance. C'est la comédie nouvelle dont Ménandre fut l'auteur, du temps d'Alexandre le Grand.

L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés à pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs:

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices, (1)

Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage, (2)

(1) Horace, art. poét. v. 161.

(2) Horace, ibid. v. 166.

Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse; (1)
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en
vieillard. (2)

Etudiez la cour, et connoissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix, (3)
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures (4)
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin : (5)
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope. (6)
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,

(1) Horace, *ibid.* v. 169.

(2) Horace, *ibid.* v. 176.

(3) De tous les auteurs modernes, *Molière* étoit celui que *Despréaux* estimoit le plus; il le trouvoit plus parfait dans son genre, que *Cornéille* et *Racine* dans le leur.

(4) Du *parterre*, où le peuple va en France.

(5) Voyez la note 19 du premier chant.

(6) *Les Fourberies de Scapin*, comédie de *Molière*.

N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
 Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
 De mots sales et bas charmer la populace :
 Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
 Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
 Que l'action, marchant où la raison la guide,
 Ne se perde jamais dans une scène vide ;
 Que son style humble et doux se relève à propos ;
 Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
 Soient pleins de passions finement maniées,
 Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
 Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
 Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
 Contemplez de quel air un père dans Térence (1)
 Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
 De quel air cet amant écoute ses leçons,
 Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons. (2)
 Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
 C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
 Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
 Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque ;
 Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque, (3)
 Qui pour me divertir n'a que la saleté,

(1) Voyez l'*Heautontimorumenos*, l'*Anârienne*, et les *Adelphes*.

(2) C'est ainsi que *Crésiphon* appelle les leçons que *Chrémès* son père vient de lui donner.

(3) *Mont-Fleuri* le jeune, auteur de la *Femme Fuge et Partie*, et de quelques autres comédies semblables.

Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté, (1)
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

(1) A la manière des charlatans, qui jouoient leurs farces à découvert et en plein air, au milieu du Pont-neuf.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV.

Dans le quatrième chant, l'auteur revient aux préceptes généraux. Il s'attache à former les poètes, et leur donne d'utiles instructions sur la connoissance et l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particulière. Il explique ensuite, par forme de digression, l'histoire de la poésie, son origine, son progrès, sa perfection et sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un médecin, (1)
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère:
Là le fils orphelin lui redemande un père;
Ici le frère pleure un frère empoisonné:
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné:
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.

(1) Cette métamorphose regarde Claude Perraut, médecin de la faculté de Paris. Il étoit grand ami de Quinault: il fut irrité du jugement que Despréaux

avoit porté de cet auteur, ce qui le porta à condamner hautement les satires de Despréaux qui s'en vengea par cette métamorphose.

Le médecin d'abord semble né dans cet art,
 Déjà de bâtimens parle comme Mansard: (1)
 D'un salon qu'on élève il condamne la face;
 Au vestibule obscur il marque une autre place;
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
 Son ami le conçoit, et mande son maçon.
 Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
 Enfin, pour abrégér un si plaisant prodige, (2)
 Notre assassin renonce à son art inhumain;
 Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
 Laissant de Galien la science suspecte,
 De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un précepte excellent,
 Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
 Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
 Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire.
 Il est dans tout autre art des degrés différens,
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
 Mais, dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
 Il n'est point de degrés du médiocre au pire: (4)
 Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
 Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur; (4)
 On ne lit guère plus Rampale et Ménardièrre, (5)

(1) François Mansard, célèbre architecte, surintendant des bâtimens du roi, mourut en 1666.

(2) *Abrégér un prodige* est une expression vague qui ne forme aucun sens et qui ne présente nullement celui que l'auteur avoit en vue.

(3) Horace, art. poët. v. 371.

(4) Boyer, né à Alpi en Lan-

guedoc étoit un homme de beaucoup d'esprit, mais il manquoit de goût, et n'avoit aucune connoissance de l'art dans lequel il s'exerçoit. Il a donné plus de 20 pièces de théâtre, toutes mauvaises. Il fut de l'Académie Française. On a déjà parlé de Pinchène.

(5) Rampale a vécu sous le

Que Magnon, du Souhait, Corbin, et la Morlière. (1)

Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer:

Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace (2)

Que ces vers où Motin se morfond et nous glace. (3)

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs

Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs

Vous donne en ces réduits, prompts à crier: merveille! (4)

Tel écrit récit se soutint à l'oreille, (5)

Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,

Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.

règne de Louis XIII et a composé des idylles assez médiocres. Jules Pilet de la Menardière, docteur en médecine a été de l'Académie Française: Il est auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers qu'on ne lit et qu'on ne connoît presque plus.

(1) Jean Magnon a composé différentes pièces de théâtre et l'*Eyclopédie* en vers. L'auteur mourut pendant qu'on imprimoit cet ouvrage. Lorsqu'il y travailloit, quelqu'un lui demandant s'il seroit bientôt achevé: *bientôt*, dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*, ce qu'il disoit fort sérieusement. Du Souhait, auteur d'une traduction de l'*Illiade* en prose et de quelques mauvaises pointes rimées. Jacques Corbin a mis en vers la *Vie de St. Bruno* en quatre chants; l'*Institution de la Fête et la vie de Ste. Geneviève*, etc. Il traduisit, par ordre de Louis XIII, la *Bible* d'après la Vulgate. Adrien de la Morlière, chanoine d'Amiens est auteur de divers sonnets qu'il publia avec un commentaire qui est une espèce de

glose aussi ténébreuse que le texte. Il a fait aussi: *les antiquités et les choses les plus remarquables d'Amiens*, etc.

(2) Cyrano de Bergerac, auteur du *Voyage de la Lune*, et de quelques autres ouvrages, auxquels l'imagination paroît avoir eu plus de part que le jugement.

(3) Pierre Motin a laissé quelques poésies qui sont imprimées dans des recueils avec celles de Malherbe, de Racan et autres poètes de son temps: elles manquent de ce beau feu qui fait les poètes.

(4) Lieu particulier où s'assemblent des personnes choisies, et où quelquefois les auteurs vont lire leurs ouvrages, avant de les publier. Despréaux rapportoit prompts à crier, à admirateurs qui est dans le vers précédent; et dans ce cas l'inversion est forcée, parce que ces mots étant placés après réduits, paroissent, par la construction, modifier ce substantif. Cette inversion est vicieuse.

(5) Allusion à la *Pucelle* de Chapelain.

On sait de cent auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaud tant loué garde encor la boutique. (1)

Ecoutez tout le monde, assidu consultant:
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux (2)
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue, (3)
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est temple si saint des anges respecté
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure, (4)
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens:
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

(1) Voyez la note 10 sur le chant II.

(2) Charles du Perrier d'Aix en Provence, un des plus grands poètes latins que la France ait eus. Ses vers françois ne sont pas aussi estimés, parce qu'il

s'étoit uniquement proposé *Malherbe* pour modèle, au lieu de se livrer à son génie. La fureur de réciter ses vers le rendoit insupportable.

(3) Horace, art. poét. v. 474.

(4) Voyez chant I, v. 192.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire (1)
 Que la raison conduise et le savoir éclaire,
 Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.
 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
 De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
 C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
 Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
 Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
 Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
 Tel excelle à rimer qui juge sottement :
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile. (2)

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
 Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
 Qu'en savantes leçons votre muse fertile
 Partout joigne au plaisant le solide et l'utile. (3)
 Un lecteur sage fuit un vain amusement,
 Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages, (4)

(1) Despréaux désigne ici le célèbre *Patru*, le plus habile et le plus sévère critique de son siècle.

(2) Despréaux a ici en vue le grand *Corneille*. Son goût étoit si peu sûr, selon *la Bruyère*, qu'il ne jugeoit de la bonté de ses pièces que par l'argent qu'elles lui rapportoient. " J'ai ouï de mes oreilles, avec étonnement, dit M. Huet, P. *Corneille* donner

" la préférence à *Lucain* sur *Virgile*."

(3) Horace, art. poét. v. 343.

(4) Dans toutes les éditions, Despréaux avoit mis *peints*, au lieu de *peintes*, quoique, selon les règles de l'accord, ce participe se rapportant à deux substantifs féminins doive prendre cette forme. Cette faute lui étoit échappée: mais ce qu'il y a de

N'offrent jamais de vous que de nobles images.
 Je ne puis estimer ces dangereux auteurs (1)
 Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
 Trahissant la vertu sur un papier coupable,
 Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits (2)
 Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
 D'un si riche ornement veulent priver la scène;
 Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
 L'amour le moins honnête exprimé chastement
 N'excite point en nous de honteux mouvement.
 Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
 Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
 Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme;
 En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez sur-tout, fuyez, ces basses jalousies,
 Des vulgaires esprits malignes frénésies.
 Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
 C'est un vice qui suit la médiocrité.

plus étonnant, c'est que pendant plus de 30 ans, ni l'auteur, ni *Patru* qui avoit revu *l'Art Poétique*, ni aucun des critiques qui s'élevèrent avec tant d'acharnement contre cet ouvrage, ne l'appercurent. *M. Gibert*, professeur de rhétorique au collège des Quatre Nations, fut le premier qui en avertit l'auteur.

(1) Allusion aux *Contes de la Fontaine*.

(2) *M. Nicole* avoit fait un petit traité de la *Comédie*, dans lequel il condamnoit la tragi-comédie du *Cid*. C'est à quoi *Despréaux* fait allusion.

Du mérite éclatant cette sombre rivale
 Contre lui chez les grands incessamment cabale ;
 Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
 Pour s'égalér à lui cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi. (1)
 Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
 C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;
 Il faut savoir encore et converser et vivre.

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
 Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans
 crime,

Tirer de son travail un tribut légitime :
 Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
 Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés, (2)
 Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
 Tous les hommes suivoient la grossière nature,
 Dispersés dans les bois couroient à la pâture ;
 La force tenoit lieu de droit et d'équité ;
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

(1) Autre allusion à la *Fontaine* qui n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers.

(2) Ce passage regarde *Corneille*. Despréaux le félicitoit un jour sur le grand succès de ses tragédies et

sur la gloire qui lui en revenoit : *Oui*, répondit *Corneille*, *je suis fou de gloire, et affamé d'argent. Quelle foiblesse dans ce grand homme !*

Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
 Rassembla les humains dans les forêts épars,
 Enferma les cités de murs et de remparts,
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
 Qu'aux accens dont Orphée emplît les monts de
 Thrace (1)

Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
 Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles ; (2)
 Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bientôt, ressucistant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits anima les courages.
 Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
 Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérees

(1) Horace, art poét. v. 391.

(2) *En vers* placé après le ciel
 et avant le verbe *fit parler* est
 une mauvaise construction. II

falloit *fit parler en vers*. Néanmoins la contrainte du vers fait passer ces sortes de licences.

Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits,
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse:
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands
guerriers,

Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades:
Horace a bu son soul quand il voit les Ménades;(1)
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai: mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux
arts

(1) Juvénal, s. 7. v. 59.

D'un astre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons:
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace:
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui formé tous les tableaux:
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles; (1)
Que Segrais dans l'éplogue en charme les forêts; (2)
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre *Enéide*,
Aux bors du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage; (3)
Dira les bataillons sous Maastricht enterrés, (4)

(1) *Benserade*, né à Lions petite ville de la Haute-Normandie, en 1612, s'étoit fait à la cour une réputation fort brillante par ses vers galans et par ses chansons, mais sur-tout par les vers qu'il faisoit pour les personnes de la cour qui dansoient dans les ballets du roi.

(2) Jean Renaud de *Segrais*, né à Caen, s'est particulièrement distingué par des *églogues* et par un poème pastoral sous le titre d'*Atthis*, dans lesquels il a parfaitement exprimé cette douce et

ingénieuse simplicité qui fait le caractère de l'éplogue. Il est mort à Caen en 1701, aimé, estimé et regretté de tout le monde.

(3) Après le passage du Rhin, le roi se rendit maître de presque toute la Hollande. Amsterdam se préparoit à lui envoyer ses clefs, quand les Hollandois, pour sauver le reste de leur pays, prirent le parti de le submerger en lâchant les écluses.

(4) Maastricht étoit une des places les plus considérables qui restoient aux Hollandois après

Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.

Déjà Dole et Salins sous le joug ont ployé ;

Besançon fume encor sous son roc foudroyé. (1)

Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues (2)

Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?

Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,

Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ? (3)

Que de remparts détruits ! que de villes forcées !

Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,

les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le roi en fit le siège en personne. Cette forte place se rendit le 29 de Juin 1673, après 13 jours de tranchée ouverte.

(1) Dole, Salins et Besançon sont les trois principales villes de la Franche-Comté. Le roi s'en rendit maître en 1674. Besançon fut pris dans le mois de Mai. Dole et Salins se rendirent le mois suivant.

(2) La ligue étoit composée de l'Empereur, des rois d'Espagne et de Danemarck, de la Hollande, et de toute l'Allemagne, excepté les ducs de Bavière et d'Hanovre.

(3) Montecuculli, célèbre général de l'Empereur, qui commandoit l'armée des alliés, évita le combat et s'applaudit de la retraite avantageuse qu'il avoit faite.

De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

FIN DE L'ART POÉTIQUE.

LE LUTRIN,

POÈME HÉROI-COMIQUE.

SUJET ET OCCASION DE CE POÈME.

CE poème a été composé à l'occasion d'un différent assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris entre le trésorier et le chantre. Ce démêlé purut si plaisant à M. le premier président de Lamoignon, qu'il proposa à Despréaux d'en faire un poème, que l'on pourroit intituler : *la Conquête du Lutrin, ou le Lutrin enlevé*, à l'exemple du *Tassoni* qui avoit fait son poème de *la Secchia rapita*, sur un sujet presque semblable. Despréaux répondit qu'il ne falloit jamais défier un fou, et qu'il l'étoit assez non seulement pour entreprendre ce poème, mais encore pour le dédier à M. le premier président lui-même. Ce magistrat n'en fit que rire, et l'auteur ayant pris cette plaisanterie pour une espèce de défi, forma dès le même jour l'idée et le plan de ce poème, dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit à M. le premier président, encouragea Despréaux à continuer. Voici tout l'argument du poème.

Le trésorier remplit à la Sainte-Chapelle la première dignité du chapitre, et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la seconde dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du chantre, un énorme pupitre ou lutrin, qui le couvroit presque tout entier. Il le fit ôter. Le trésorier voulut le remettre. De là il arriva une dispute, qui fait le sujet de ce poème, et qui fut terminée par les soins de M. de Lamoignon.

LE LUTRIN.

CHANT I.

JE chante les combats, et ce prélat terrible (1)
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur. (2)
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux
titre, (3)
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre:
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance (4)
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots
Et toi, fameux héros, dont la sage entremise (5)

(1) *Claude Auwry*, ancien évêque de Coutance en Normandie, étoit alors trésorier de la Sainte-Chapelle.

(2) Ce fut le 31 de Juillet 1667.

(3) *Jacques Barrin*. Il étoit

distingué par son mérite autant que par sa naissance.

(4) Virgile, *Enéid.* l. I. v. 12. et suiv.

(5) M le premier président de Lamoignon.

De ce schisme naissant débarrassa l'église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

PARMI les doux plaisirs d'une paix fraternelle
Paris voyoit fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillans de santé
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté ;
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des cordeliers pour aller aux minimes, (1)
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais. (2)
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands :
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse !
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de l'hémis flotter ses étendards.
Mais une église seule à ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
Elle seule la brave ; elle seule aux procès

(1) Il y eut de grandes contestations dans ces deux couvens.

(2) C'est le mai que la communauté des clercs du Palais,

nommée la *Basoche*, fait planter tous les ans dans la vieille cour du Palais, où est la Sainte-Chapelle.

De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
 La discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
 Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance:
 Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
 Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
 J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
 Diviser cordeliers, carmes et célestins;
 J'aurai fait soutenir un siège aux augustins: (1)
 Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
 Nourrira dans son sein une paix éternelle!
 Suis-je donc la discorde? et, parmi les mortels,
 Qui voudra désormais encenser mes autels? (2)

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
 Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme:
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée:
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour.
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence:
 C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme, attendoit le diner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage:

(1) En 1668, les augustins du Grand Couvent de Paris ayant refusé d'obéir à un arrêt du parlement, on fut forcé, pour les y

obliger, d'en faire le siège en règle.

(2) Virgile, *Enéid.* l. I. v. 52.

Son menton sur son sein descend à double étage ;
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise, (1)
 Admire un si bel ordre, et reconnoît l'église ;
 Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

Tu dors, prélat, tu dors, et là-haut à ta place (2)
 Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
 Chante les OREMUS, fait des processions,
 Et répand à grands flots les bénédictions.
 Tu dors ! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
 Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
 Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
 Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane,
 Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
 Lui donne toutefois la bénédiction.

Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
 A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ; (3)
 Le superbe animal, agité de tourmens,
 Exhale sa douleur en longs mugissemens :
 Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
 Querelle en se levant et laquais et servante :
 Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,

(1) *En entrant* est mal placé, puisqu'il sépare le relatif *qui* de son antécédent *déesse*, ce qui n'est point permis en français.

(2) La Sainte-Chapelle haute est beaucoup plus élevée que la maison du trésorier.

(3) Virgile, *Géor.* l. 4. v. 136.
 Même

Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
 Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle ;
 Lui montre le péril ; que midi va sonner ;
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
 Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
 Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
 A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
 Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?
 Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin ; et ce ministre sage
 Sur table, au même instant, fait servir le potage.
 Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.
 Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
 Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
 Chez tous ses partisans va semer la terreur. (1)
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues, (2)
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
 Quand le pygmée altier, redoublant ses efforts, (3)

(1) Le pronom possessif *ses* forme une amphibologie. Par la construction, il se rapporte au sujet *Gilotin*, et le sens indique qu'on doit le rapporter au trésorier. Il s'agit des partisans de ce dernier et non pas de ceux de *Gilotin*.

(2) Autre amphibologie. *Chez lui* paroit se rapporter à *Gilotin*, et cependant il s'agit de la maison du trésorier. Les partisans du trésorier étoient les chantres subalternes.

(3) Peupie fabuleux qui habitoit aux environs de l'Hébre et du

De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table:
La couleur lui renaît, sa voix change de ton ;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
Il l'avale d'un trait : et, chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à MAGNIFICAT je me vois encensé ;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le chanfre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe ;
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le BENEDICAT VOS !
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres
armes.

Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.

Strymon, fleuve de Thrace. Cette comparaison est d'Homère, II. l. 3. v. 6.

Il veut, mais vainement, poursuivre son discours;
 Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
 Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
 Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire:
 Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
 Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
 Ce vieillard dans le chœur à déjà vu quatre âges: (1)
 Il sait de tous les temps les différens usages:
 Et son rare savoir, de simple marguillier, (2)
 L'éleva par degrés au rang de chevecier. (3)
 A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance;
 Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs: (4)

Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
 Prélat; et, pour sauver tes droits et ton empire,
 Ecoute seulement ce que le ciel m'inspire.
 Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
 Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture
 Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
 Dont les flancs élargis de leur vaste contour
 Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
 Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
 A peine sur son banc on discernoit le chantre:
 Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,

(1) C'est-à-dire, a vu renouveler quatre fois le chapitre.

(2) Le marguillier est celui qui a soin des reliques et qui revêt les chanoines de leurs chapes.

(3) C'est celui qui a soin des

chapes et de la cire et qui distribue aux chanoines les bougies à matines,

(4) Ses ne se rapporte pas encore assez clairement au trésorier.

Décovert au grand jour, attiroit tous les yeux.
 Mais un démon, fatal à cette ample machine,
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
 Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
 J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie,
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
 Où depuis trente hyvers, sans gloire enseveli,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
 Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
 Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
 Partent à la faveur de la naissante nuit,
 Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
 Si le chantre demain ose le renverser,
 Alors de cent arrêts tu peux le terrasser.
 Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
 Abîme tout plutôt : c'est l'esprit de l'église :
 C'est par là qu'en prélat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage ; (1)
 Mais dans Paris, plaidons ; c'est là notre partage.
 Tes bénédictions dans le trouble croissant,
 Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;
 Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
 Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même.

(1) M. Pavillon, alors évêque d'Aleth en Languedoc, un des plus grands et des plus vertueux prélats de l'église de France.

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits ;
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le prélat, vous servira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire ; et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure.
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait ; et bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière :
Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement :
Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,

Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le prélat par grâce
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix !
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'au yeux du prélat tu vis ton nom paroître !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur ;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guer-
rière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève ; et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le prélat resté seul calme un peu son dépit.
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

C EPENDANT cet oiseau qui prône les merveilles, (1)
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
La renommée enfin, cette prompte courière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière ;
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.

A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :

Oses-tu bien encor, traître, dissimuler ? (2)
Dit-elle : et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée,
Ni ton épouse enfin toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir !
Perfide ! si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle !
L'espoir d'un juste gain consolant ma langue
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?

(1) Virgile, *Enéid.* l. 4. v. 147.

(2) Virgile, *ibid.* v. 305.

Où vas-tu, cher époux ? est-ce que tu me fuis ? (1)
As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
Quoi ! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes désirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens, ni promesses ;
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part ;
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu ;
Mais enfin rappelant son audace première :
Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits (2)
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits ;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire (3)
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée,
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre :

(1) Virgile, *ibid.* v. 314.(2) Virgile, *ibid.* v. 333.(3) Virgile, *églog.* I. v. 60.

Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pup tre;
 Et toi-même, donnant un frein à tes désirs,
 Raffermiss ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
 Que te dirai-je enfin ? c'est le ciel qui m'appelle.
 Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
 Il faut partir: j'y cours. Dissipe tes douleurs,
 Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs. (7)
 Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
 Demeure le teint pâle, et la vue égarée: (2)

(1) Virgile, *Enéid.* l. 4. v. 360.

(2) Dans les premières éditions, après ces deux vers, il y en avoit trente deux autres que l'auteur a supprimés: les voici.

L'Amour y étoit horloger et non pas perruquier. Ils sont une parodie du célèbre discours de Didon à Enée, *Enéid.* l. 4. v. 365 et suiv.

Elle tremble, et sur lui roulant des yeux hagards,
 Quelque temps sans parler, laisse errer ses regards.
 Mais enfin sa douleur se faisant un passage,
 Elle éclate en ces mots que lui dicta la rage:
 Non, ton père à Paris ne fut point boulanger;
 Et tu n'es point du sang de Gervais l'horloger:
 Ta mère ne fut point la maîtresse d'un coche,
 Caucase dans ses flancs te forma d'une roche,
 Une tigresse affreuse, en quelque antre écarté,
 Te fit avec son lait sucer sa cruauté.
 Car pourquoi désormais flatter un infidèle?
 En attendrai-je encor quelque injure nouvelle?
 L'ingrat a-t-il du moins, en violant sa foi,
 Balancé quelque temps entre un lutrin et moi?
 A-t-il pour me quitter témoigné quelque alarme?
 A-t-il pu de ses yeux arracher une larme?
 Mais que servent ici ces discours superflus?
 Va, cours à ton lutrin, je ne te retiens plus.
 Ris des justes douleurs d'une amante jalouse;
 Mais ne crois plus en moi retrouver une épouse,
 Tu me verras toujours constante à me venger,
 De reproches hargneux sans cesse t'affliger;
 Et quand la mort bientôt dans le fond d'une bière,
 D'une éternelle nuit couvrira ma paupière,
 Mon ombre chaque jour reviendra dans ces lieux,
 Un pupitre à la main, se montrer à tes yeux,
 Roder autour de toi dans l'horreur des ténèbres,
 Et remplir ta maison de hurlemens funèbres.
 C'est alors, mais trop tard, qu'en proie à tes chagrins,
 Ton cœur froid et glacé maudira les lutrins:
 Et mes manes contens aux bords de l'onde noire
 Se feront de ta peur une agréable histoire.

La force l'abandonne ; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrappe et la suit.

Les ombres cependant, sur la ville épandues.
Du faite des maisons descendent dans les rues, (1)
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude ;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
Quoi ! le pardon sonnant te retrouve en ces lieux !
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allegresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous at-
tend.

Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.

(1) Virgile, Eglog. I. v. 83.

Aussitôt de longs clous il prend une poignée:
Sur son épaule il charge une lourde cognée;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois:
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête:
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau;
Brontin tient un maillet; et Boirude, un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la mollesse. (1)
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour:
Les plaisirs nonchalans folâtrant à l'entour;
L'un pêtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines;
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La mollesse à ce bruit se réveille, se trouble:
Quand la nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle:

(1) Fameuse abbaye de l'ordre de S. Bernard, située en Bourgogne. Les religieux de Cîteaux n'ont pas embrassé la réforme établie dans quelques maisons de

leur ordre. C'est pourquoi l'auteur feint que la *Mollesse* fait son séjour dans un dortoir de leur couvent.

Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
 Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
 Marcher à la faveur de ses voiles épaïs :
 La discorde en ces lieux menace de s'accroître :
 Demain avec l'aurore un lutrin va paroître, (1)
 Qui doit y soulever un peuple de mutins.
 Ainsi le ciel l'écrivit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
 La mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, et, d'une foible voix,
 Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois : (2)
 O nuit ! que m'as-tu dis ? quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
 Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
 Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
 S'endormoient sur le trône, et, me servant sans honte,
 Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou
 d'un comte !

Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour :
 On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
 Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
 Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
 Promenoient dans Paris le monarque indolent.
 Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
 A placé sur le trône un prince infatigable. (2)

(1) Du temps de Despréaux *oi*
 se prononçoit en diphthongue
 dans *paroître*.

(2) Virgile, *Enéid.* l. 6. v. 686.

(3) Le roi fut extrêmement touché de la manière fine et délicate

Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
 L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace. (1)
 J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
 En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
 Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
 Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
 Je me fatiguerois à te tracer le cours
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
 Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
 Que l'église du moins m'assuroit un asile.
 Mais en vain j'espérois y régner sans effroi :
 Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
 Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ; (2)
 J'ai vu dans Saint Denys la réforme établie ;
 Le carme, le feillant, s'endurcit aux travaux ;
 Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
 Cîteaux dormoit encore, et la Sainte Chapelle
 Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidèle :
 Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
 D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
 O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
 A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
 Ah ! nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,

avec laquelle ses louanges sont exprimées dans cet épisode de la mollesse.

(1) Allusion à la première conquête de la Franche-Comté, au

commencement de Février 1668.

(2) Abbaye située dans le Perche. En 1663 l'abbé *Armand-François Boutillier de Rancé* y mit la réforme.

Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour,
 Du moins ne permets pas... La mollesse oppressée
 Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
 Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort. (1)

(1) Madame la *Duchesse d'Orléans*, *Henriette-Anne d'Angleterre*, première femme de *Monsieur*, frère du roi, avoit été si frappée de la beauté de ce vers, qu'ayant un jour aperçu M. Des-

pré aux dans la chapelle de Versailles, où elle étoit assise sur son carreau, en attendant que le roi vint à la messe, elle lui fit signe d'approcher et lui dit à l'oreille.

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT III.

MAIS la nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses.
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Mont-Lhéry voit la fameuse tour. (1)
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux.
Il attendoit la nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit;
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la nuit. L'oiseau plein d'allégresse
Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.

(1) Tour très-haute à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans.

Il la suit: et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité ;
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère ;
Et chacun, tour-à-tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons; il est temps qu'ils connoissent la nuit.
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée ;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du Palais cependant passent la grande place ;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs, garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,

Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant, (1)

Il fait jaillir un feu qui petille en sortant ;

Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,

Montre, à l'aide du souffre, une cire allumée.

Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,

Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.

Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :

Ils passent de la nef la vaste solitude,

Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,

En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.

C'est là que du lutrin gît la machine énorme :

La troupe quelque temps en admire la forme.

Mais le barbier, qui tient les momens précieux :

Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,

Dit-il : le temps est cher, portons-le dans le temple ; (2)

C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple.

Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler, (3)

Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler. (4)

Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !

Que du pupitre sort une voix effroyable. (5)

Brontin en est ému ; le sacristin pâlit ;

Le perruquier commence à regretter son lit.

(1) Virgile, Géorg. l. i. v. 235 et Enéid. l. i. v. 178.

(2) Le dans ce vers ainsi que celui du vers suivant est tout-à-fait équivoque. Dans l'intention de l'auteur on doit le rapporter à *lutrin*, qui est quatre vers plus haut : mais selon la construction, il se rapporte à *spectacle* du vers précédent.

(3) Le relatif *qui* ne doit jamais être séparé de son antécédent lorsque cet antécédent est un substantif. Il y a donc ici une faute de syntaxe.

(4) Le est aussi équivoque dans ce vers.

(5) Virgile, Enéid. l. 3. v. 39.

Dans son hardi projet toutefois il s'obstine;
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
Achève d'étonner le barbier frémissant:
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus:
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent; (1)
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un bâton nouveau laisse courber son corps,

(1) Virgile, *Enéid.* l. 12. v. 867.

Dont la chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :

Lâches, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat !
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au barreau ;
S'il falloit, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre ;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.
L'église étoit alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat, et le chantré avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines, (1)
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines :
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantré demain entendra sa victoire.

(1) Homère, Iliad. I. I. discours de Nestor.

Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure ;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre⁽¹⁾
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte :
Ils rentrent ; l'oiseau sort : l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée

(1) La bataille de Lens, gagnée
par M. le Prince de Condé con-

tre les Espagnols et les Allemands,
le 10 Avril 1648.

Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les banes retentissent;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes!
Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du lutrin le funeste appareil;
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.

Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée.
Le sacristain achève en deux coups de rabot;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV.

LES cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
Appeloient à grand bruit les chantres à matines;
Quand leur chef, agité d'un sommeil effrayant, (1)
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse:
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier;
La porte dans le chœur à sa garde est commise:
Valet souple au logis, fier huissier à l'église. (2)

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil?
Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil?
Ah ! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur:
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux

(1) Le chantre.

(2) Il étoit valet de chambre
du chantre, et huissier de la
Sainte-Chapelle.

On a blâmé ce vers, en disant
qu'il compose une phrase isolée,

formée de deux sujets absolus,
qui ne se rapportent à rien : on
auroit dû ajouter *d'exprimé*.
C'est un tour elliptique d'une
grande beauté en poésie.

Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
 Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
 J'ai cru remplir au cœur ma place accoutumée.
 Là, triomphant aux yeux des chœurs impuissans,
 Je bénissois le peuple, et j'avalais l'encens :
 Lorsque du fond caché de notre sacristie
 Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
 Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat
 M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
 Du corps de ce dragon, plein de souffre et de nitre,
 Une tête sortoit en forme de pupitre,
 Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
 Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
 Animé par son guide, en sifflant il s'avance :
 Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élançe.
 J'ai crié, mais en vain : et, fuyant sa fureur,
 Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.
 Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
 A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
 Girot en vain l'assure, et, riant de sa peur, (1)
 Nomme sa vision l'effet d'une vapeur :
 Le désolé vieillard, qui hait la raillerie, (2)
 Lui défend de parler, sort du lit en furie.
 On apporte à l'instant ses somptueux habits,
 Où sur l'ouate molle éclate le tabis. (3)

(1) *Assure* pour *rassure*. Ce verbe avoit sans doute cette acception du temps de *Despréaux* : mais il ne l'a plus.

(2) L'adjectif verbal, venant du participe passé ne doit jamais

se placer avant son substantif. *Despréaux* eût dû dire le *vieillard désolé*, et le vers en eût été meilleur.

(3) L'*ouate* ou *ouete* est une espèce de coton plus fin et plus

D'une longue soutanne il endosse la moire,
 Prend ses gants violets, les marques de sa gloire;
 Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
 Le prélat trop jaloux lui roгна de trois doigts.
 Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise,
 Déjà l'aumuce en main il marche vers l'église;
 Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
 Court, vole, et, le premier, arrive dans le chœur.
 O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante
 mouille,

Vis combattre autrefois le rat et la grenouille; (1)
 Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un sceau; (2)
 Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
 Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
 Que le chantre sentit allumer dans son sang
 A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
 D'abord pâle et muet, de colère immobile,
 A force de douleur, il demeura tranquille:
 Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots:
 La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable
 Que m'a fait voir un songe, hélas! trop véritable!
 Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
 Ce pupitre fatal qui me doit ombrager!

soyeux que le coton ordinaire, et que l'on met entre deux étoffes. Le *tabis* est une sorte de gros taffetas ondé.

(1) Homère, qui, suivant l'opi-

nion commune, a fait le poème de la *Guerre des Rats et des Grenouilles*.

(2) Le *Tassoni*, auteur du poème de la *Secchia rapita*.

Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse?
Quoi! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas!
O ciel! quoi! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place!
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu!
Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons....Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé!
Non, s'il n'est abattu, je ne saurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre,
Périssons s'il le faut: mais de ses ais brisés
Entraînons, en mourant, les restes divisés.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit déjà la machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard, (1)
Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard,
Deux manseaux renommés, en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.

(1) Le vers seroit meilleur si *sacré* étoit mis après *lieu*.

Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
 Du lutrin, disent-ils, abattons la machine :
 Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine ;
 Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
 Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
 J'y consens, leur dit-il ; assemblons le chapitre.
 Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
 Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
 Partez. Mais ce discours les surprend et les glace. (1)
 Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
 Nous allons, dit Girard, la nuit nous engager !
 De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
 Hé ! seigneur ! quand nos cris pourroient, du fond
 des rues,
 De leurs appartemens percer les avenues,
 Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
 De leur sacré repos ministres assidus,
 Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;

(1) Ce vers et les onze suivans qui ont précédé celle de 1701. Il n'étoient pas dans les éditions y avoit 16 autres vers que voici :

Partez. Mais à ces mots les champions pâlisent.
 De l'horreur du péril leurs courages frémissent.
 Ah ! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous !
 De grâce, modérez un aveugle courroux.
 Nous pourrions réveiller des chantres et des moines,
 Mais même avant l'aurore éveiller des chanoines :
 Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oseroit tenter ?
 Est-ce un projet, ô ciel ! qu'on puisse exécuter ?
 Hé ! Seigneur, quand nos cris pourroient du fond des rues
 De leurs appartemens percer les avenues,
 Appeler ces valets autour d'eux étendus,
 De leur sacré repos, ministres assidus ;
 Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles,
 Pensez-vous, qu'au moment que ces dormeurs paisibles,
 De la tête une fois pressent un oreiller,
 Que la voix d'un mortel puisse les réveiller ?

Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
 A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
 Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
 Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
 Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
 Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.
 Je vous ai vus cent fois, sous sa main bénissante,
 Courber servilement une épaule tremblante.
 Hé bien ! allez ; sous lui fléchissez les genoux :
 Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
 Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :
 Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle. (1)
 Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
 Trouve tout le chapitre éveillé devant lui. (2)

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
 Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
 Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
 Du lugubre instrument font crier les ressorts.
 Pour augmenter l'effroi, la discorde infernale
 Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
 Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
 Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
 Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent ;
 Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent :

(1) La *crécelle* est un instrument de bois en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant. On s'en sert le Jeudi et Vendredi Saint au lieu de cloches. L'usage veut qu'on

dise le *Jeudi-Saint* et non pas *Saint-Jeudi*.

(2) *Devant* est la même faute dont il a été parlé dans la note 7 de la 4^{ème} satire. Il faut *avant*.

L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois ;
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres,
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point diné.

Ainsi lorsque tout prêt à briser cent murailles
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux ;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeûner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :

Quand, le premier rompant ce silence profond,
 Alain tousse, et se lève; Alain, ce savant homme,
 Qui de Bauny vingt fois a lu toute la somme, (1)
 Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis, (2)
 Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis. (3)

N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
 Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
 Mes yeux en sont témoins: j'ai vu moi-même hier
 Entrer chez le prélat le chapelain Garnier.
 Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
 Par ce ministre adroit tente de le séduire:
 Sans doute il aura lu dans son Saint Augustin (4)
 Qu'autrefois Saint Louis érigea ce lutrin; (5)
 Il va nous inonder des torrens de sa plume.
 Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
 Consultons sur ce point quelque auteur signalé;
 Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé:
 Etudions enfin, il en est temps encore;
 Et, pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
 Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
 Que chacun prenne en main le moelleux Abéli.

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne:

(1) Auteur jésuite qui a fait la *Somme des Péchés* qui se commettent en tous Etats.

(2) Evêque de Lavaur qui a écrit contre le docteur Arnauld.

(3) Chanoine régulier à qui l'on attribuoit l'*Imitation de J. C.* Il passe à présent pour constant qu'elle est de Gerson, chancelier de l'université de Paris.

(4) Arnauld avoit fait une étude particulière des écrits de S. Augustin.

(5) Despréaux met un anachronisme de 800 ans dans la bouche du chanoine qui parle, afin de faire ressortir son ignorance.

Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an ;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser :
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?

J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reste déjeûnons, messieurs, et buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :
Mais le chancre surtout en paroît rassuré.
Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance :
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence ;
Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-temps nous tienne à table, et s'unisse au dîner.

Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte,

Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte,
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain:
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancèle, éclate, et tombe:
Tel sur les monts glacés des farouches Gelons (1)
Tombe un chêne battu des voisins aquilons;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chanfre cachés.

(1) Peuples de la Scythie, entre les Thraces et les Gètes, vers l'embouchure du Danube.

CHANT V. (1)

L'AURORE cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.

Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté :
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête ;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur, (2)

(1) Les deux derniers chants de ce poëme n'ont été faits que long-temps après les quatre premiers, publiés en 1674. Ceux-ci ne parurent qu'en 1683.

(2) On a blâmé avec raison cette expression, *être rempli de vigueur pour quelqu'un*. Il falloit d'*ardeur*, de *feu*, etc.

Sont prêts, pour le servir, à désertier le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins, sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin ; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple, entend, non sans frémir,
De l'autre redouté les soupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle chicane ; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La disette au teint blême, et la triste famine,
Les chagrins dévorans, et l'infâme ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :

Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
 Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
 En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
 Fit régler le chaos des ténébreuses lois :

Ses griffes, vainement par Pussort accourcies, (1)
 Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
 Et ses ruses, perçant et dignes et remparts,
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue;
 Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue:
 Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
 Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
 Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
 Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne:
 Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
 L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
 Daigne encor me connoître en ma saison dernière.
 D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
 Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
 A détruit le lutrin par nos mains redressé.
 Epuise en sa faveur ta science fatale :
 Du digeste et du code ouvre-nous le dédale;
 Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
 Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thémis.

La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même, (2)
 Fait lire sa fureur sur son visage blême,

(1) *Henri Pussort*, conseiller d'état, est celui qui a le plus contribué à rédiger les ordon-

nances que le roi fit publier en 1667 et en 1670.

(2) *Virgile*, *Enéid.* l. 6, v. 77.

Et, pleine du démon qui la vient opprimer,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :

Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée :
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort.
Et surtout évitez un dangereux accord.

Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.

Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît. (1)

Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté ;
Par le sel irritant la soif est allumée :
Lorsque d'un pied léger la prompte renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chanfre éperdu
Contre l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle. (2)

(1) *Oi* se prononce en *è* grave ouvert dans *disparoit*, et en diphthongue dans *decroit*. La prononciation en voyelle dans ce dernier mot est mauvaise.

(2) Le chanfre ayant fait enle-

ver le lutrin, qu'on avoit mis devant son siège, se pourvut aux requêtes du Palais où il fit assigner le trésorier et les deux sous-marguilliers *Frontin* et *Sirude*. Le trésorier de son côté, s'adressa

Evrard a beau gémir du repas déserté,
 Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
 Par les détours étroits d'une barrière oblique,
 Ils gagnent les degrés, et le perron antique
 Où sans cesse, étalant bons et méchants écrits,
 Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.

Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
 Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
 Le prélat et sa troupe, à pas-tumultueux,
 Descendoient du palais l'escalier tortueux.
 L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
 Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
 Une égale fureur anime leurs esprits: (1)
 Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
 Auprès d'une génisse au front large et superbe
 Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
 A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
 Déjà le front baissé, se menacent des yeux.
 Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
 Ne sait point contenir son aigre inquiétude:
 Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
 Saisissant du Cyrus un volume écarté,
 Il lance au sacristain le tome épouvantable.
 Boirude fuit le coup: le volume effroyable
 Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
 Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.

à l'officiel de la Sainte-Chapelle,
 devant qui le chantre fut assigné,
 à la requête du promoteur. Sur
 ce conflit de juridiction, l'ins-

tance fut évoquée aux requêtes
 du Palais, par sentence du 5
 Août 1667.

(1) Virgile, Géorg. l. i. v. 215.

Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prélat, sans poulx et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Edit d'amour, l'autre en saisit la
Montre; (1)

L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié;
L'autre un Tasse françois, en naissant oublié. (2)
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique;
Les volumes sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés:
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre; (3)
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre. (4)

(1) L'Edit d'Amour est de l'abbé Regnier Desmarais. La Montre d'Amour est de Bonnetcorse.

(2) Traduction par Michel le Clerc, né à Alby.

(3) Auteur du *Pastor Fido*, pastorale italienne, remplie d'affectation et de sentimens peu na-

turels. Térence est la nature même.

(4) Autre opposition de la Serre, misérable écrivain dont il a été déjà souvent parlé, avec Xénophon dont le style est la douceur et la netteté même.

Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
 Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
 Vous en futes tirés, Almerinde et Simandre: (1)
 Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre, (2)
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
 Tu vis le jour alors pour la première fois.
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure:
 Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
 D'un le Vayer épais Giraut est renversé: (3)
 Marineau, d'un Brebeuf à l'épaule blessé,
 En sent par tout le bras une douleur amère,
 Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
 D'un Pinchène in-quarto Dodillon étourdi
 A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.
 Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
 Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
 (Des vers de ce poème effet prodigieux!)
 Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
 A plus d'un combattant la Clélie est fatale: (4)
 Girou dix fois par elle éclate et se signale.
 Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
 Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
 Est robuste de corps, terrible de visage,
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

(1) Roman qui avoit paru en 1646.

(2) Roman italien d'*Ambrosio Marini*, traduit par M. de Scudéri, et publié en 1668.

(3) Toutes les œuvres de la *Mothé-le-Vayer* ont été recueillies en deux volumes in-folio. C'est

un auteur estimable: mais tout occupé du fond des choses, il a peu soigné son style qui néanmoins est correct. L'épithète d'*épais* désigne et la grosseur du volume, et le style de l'auteur.

(4) Roman de Mlle. de Scudéri en 10 volumes.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guerin l'insipide.

Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voi-
sins,

Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :

Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphant du prélat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main.
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre les yeux,
Frappe du noble écrit l'athète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé :
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.

A ces mots il saisit un vieil Infortiat, (1)
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat, (2)
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenné, (3)
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine :
Le charoïne pourtant l'enlève sans effort,
Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps, loin du perron, roulent sur les degrés.

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et, de ses doigts saintement alongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans : profânes, à genoux !
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,

(1) Livre de droit d'une grosseur énorme.

(2) Commentateurs.
(3) Médecin arabe.

Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape,
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré : (1)
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil ; et, tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, éperdus, et bénis.

(1) *Insulte* a toujours été du genre féminin. On sait que *Boubours* ayant employé ce mot au mascu-

lin, en fut vivement repris par *Ménage*, et qu'il se rétracta.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT VI.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La piété sincère, aux Alpes retirée, (1)
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine:
La foi, d'un pas certain, devant elle chemine; (2)
L'espérance au front gai l'appuie et la conduit; (3)
Et, la bourse à la main, la charité la suit.
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte:
Vierge, effroi des méchants, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, règles tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires,
Que pousser des soupirs et pleurer mes misères!
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix;
Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares!
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux

(1) La grande Chartreuse est dans les Alpes.

(2) On peut avoir des doutes bien fondés sur l'exactitude de cette expression *pas certain*. Le verbe *cheminer* n'est pas du style noble.

(3) On ne dit pas au sens propre, *appuyer quelqu'un*: on doit dire, *s'appuyer sur quelqu'un*. Ce n'est que figurément qu'on dit *appuyer quelqu'un de son crédit*.

Ravager mes états usurpés à tes yeux !
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on couroit au martyre.
Chacun, plein de mon nom, ne respiroit que moi :
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force :
Ces cœurs, que les bourreaux ne faisoient point fré-
mir,

A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir ;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines
Courroient chercher le ciel au travers des épines.
Mais, depuis que l'église eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages :
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit ;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit :
Le moine secoua le cilice et la haire ;
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire ;
Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carosse,
A côté d'une mitre armoirier sa crosse.
L'ambition partout chassa l'humilité ;
Dans la crasse du froc logea la vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux ;

Traina tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières ;
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières,
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité ;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté :
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au séjour des frimas,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusque dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle :
J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des
rois (1)
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable discorde et l'infâme mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire ?

(1) St. Louis avoit fondé la Sainte-Chapelle en 1248.

Quoi! ce temple, à ta porte, élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux!
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate:
Assez et trop long-temps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux.

Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée:
La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours:

Chère et divine sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie;
D'un ciment éternel ton église est bâtie,
Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer:
Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.

Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs, (1)

(1) La Sainte-Chapelle.

Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
 Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
 Est un vaste séjour des mortels révére,
 Et de cliens soumis à toute heure entouré.
 Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
 Veille au soin de ma gloire un homme incomparable, (1)

Ariste, dont le ciel et Louis ont fait choix
 Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
 Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
 Je vois hurler en vain la chicane ennemie :
 Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
 Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
 Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
 Tu le connois assez ; Ariste est ton ouvrage.
 C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
 Son mérite sans tache est un de tes présens.
 Tes divines leçons, avec le lait sucées,
 Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
 Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
 N'en fit point dans le monde un lâche désaveu ;
 Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,
 N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître. (1)
 Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom,
 Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
 Ton visage est connu de sa noble famille ;

(1) M. de Lamoignon, premier président.

(2) *Oi* se prononce en voyelle

dans *paroître*, et en diphthongue dans *cloître*.

Tout y garde tes lois, enfans, sœur, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer ;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Thémis. La piété charmée
Sent renaître la joie en son âme calmée.
Elle court chez Ariste ; et s'offrant à ses yeux :

Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la discorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puissans ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte, (1)
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.
Elle sort à ces mots. Le héros en prière
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le chantre et le prélat.

Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.

Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout-à-coup le chantre obéissant.

(1) *Insulte* encore employé au masculin contre l'usage.

Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre
 Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
 Et comment le prélat, de ses respects content,
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant. (1)
 Parle donc: c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
 Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles,
 Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
 Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
 Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,
 Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
 Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
 Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
 Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre,
 Quand, la première fois, un athlète nouveau
 Vient combattre en champ clos aux joûtes du barreau,
 Souvent sans y penser ton auguste présence
 Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
 Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
 Cherche en vain son discours sur sa langue égaré:
 En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
 Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;
 Il hésite, il bégaille; et le triste orateur
 Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

(1) M. le premier président fit comprendre au trésorier que ce pupitre n'ayant été anciennement érigé vis-à-vis la place du chaire que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'étoit pas juste que l'on obligeât M. Barrin à le souffrir, s'il lui étoit incommode. Néanmoins pour ac-

corder quelque chose à la satisfaction du trésorier, M. le premier président fit consentir le chaire à remettre le pupitre devant son siège, où il demeureroit un jour; et le trésorier à le faire enlever le lendemain: ce qui fut exécuté de part et d'autre. Ainsi finit cette ridicule affaire.

ODES,
EPIGRAMMES,
ET
POÉSIES DIVERSES.

ODES

EPICRAMMES

TT

POETRY: DIVERSES

ODES.

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR. (1)

QUELLE docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe savante;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence:
Et vous, vents, faites silence;
Je vais parler de Louis.

(1) Le roi assiégea Namur le 26 de Mars 1692. La ville fut prise le 5 Juin, et le château se rendit le dernier jour du même mois. L'auteur supprima la seconde stance que voici.

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités;
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare
Tomber du ciel le plus haut,
Que loué de Fontenelle
Raser, timide hirondelle,
La terre comme Perrault.

Dans ses chansons immortelles,
 Comme un aigle audacieux,
 Pindare, étendant ses ailes,
 Fuit loin des vulgaires yeux.
 Mais, ô ma fidèle lyre!
 Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
 Tu peux suivre mes transports ;
 Les chênes des monts de Thrace
 N'ont rien ouï que n'efface
 La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune
 Qui, sur ces rocs sourcilleux,
 Ont, compagnons de fortune,
 Bâti ces murs orgueilleux? (1)
 De leur enceinte fameuse
 La Sambre, unie à la Meuse,
 Défend le fatal abord:
 Et, par cent bouches horribles,
 L'airain sur ces monts terribles
 Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
 Les bordant de toutes parts
 D'éclairs au loin homicides
 Font pétiller leurs remparts ;
 Et, dans son sein infidèle,
 Partout la terre y recèle

(1) Apollon et Neptune s'é- Troie, pour bâtir les murs de
 toient loués à Laomédon, roi de cette ville.

Un feu prêt à s'élancer,
Qui, soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût, vingt ans,
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit, quel feu l'environne !
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons. (1)

N'en doute point, c'est lui-même ;
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau blême (2)
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards :
En vain au lion belge
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,

(1) Le roi avoit pris la ville de Mons l'année précédente, 1691.

(2) Le prince d'Orange, Guil-

laume de Nassau, roi d'Angleterre, commandoit l'armée des alliés.

A son secours il appelle
 Les peuples les plus vantés:
 Ceux-là viennent du rivage
 Où s'enorgueillit le Tage
 De l'or qui roule en ses eaux;
 Ceux-ci, des champs où la neige
 Des marais de la Norvège
 Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?
 Sous les Gémeaux effrayés,
 Des froids torrens de Décembre
 Les champs partout sont noyés.
 Cérès s'enfuit éplorée
 De voir en proie à Borée
 Ses guérets d'épis chargés,
 Et, sous les urnes fangeuses
 Des Hyades orageuses,
 Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages, (1)
 Princes, vents, peuples, frimas;
 Ramassez tous vos nuages,
 Rassemblez tous vos soldats:
 Malgré vous, Namur en poudre
 S'en va tomber sous la foudre
 Qui dompta Lille, Courtray,
 Gand la superbe espagnole,

(1) Du temps de Despréaux
rage s'employoit encore au plu-

riel: il est fâcheux qu'on ait
 proscrit un emploi très-poétique.

Saint Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht et Cambray.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler ;
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine, (1)
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Nassau, Bavière, (2)
De ces murs l'unique espoir ;
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'âme,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui sort de ces boulevards

(1) *Mars en feu* est pour les batteries de canon. Cette image est belle.

(2) Maximilien II, duc et électeur de Bavière, père de l'empereur Charles VII.

La plume qui sur sa tête (1)
 Attire tous les regards.
 A cet astre redoutable
 Toujours un sort favorable
 S'attache dans les combats ;
 Et toujours avec la gloire
 Mars amenant la victoire
 Vole, et le suit à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne
 Montrez-vous, il en est temps.
 Courage! vers la Méhagne (2)
 Voilà vos drapeaux flottans.
 Jamais ses ondes craintives
 N'ont vu sur leurs foibles rives
 Tant de guerriers s'amasser.
 Courez donc ; qui vous retarde ?
 Tout l'univers vous regarde ;
 N'osez-vous la traverser ?

Loin de fermer le passage
 A vos nombreux bataillons,
 Luxembourg a du rivage
 Reculé ses pavillons.
 Quoi ! leur seul aspect vous glace !
 Où sont ces chefs pleins d'audace,
 Jadis si prompts à marcher,
 Qui devoient, de la Tamise (3)

(1) Le roi portoit toujours à
 l'armée une plume blanche sur
 son chapeau.

(2) Rivière près de Namur.

(3) Rivière qui passe à Londres.

Et de la Drave soumise, (1)
Jusqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur :
Son gouverneur, qui se trouble,
S'enfait sous son dernier mur.

Déjà jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes
La flamme et le fer en main ;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse : ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France ;
Et, désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,

(1) Rivière qui passe à Belgrade, où le duc de Bavière, l'un

des chefs ennemis, s'étoit signalé contre les Turcs.

Montrer que, sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin. (1)

(1) Poème héroïque de Perrault, imprimé en 1686 et dont il a été déjà parlé.

O D E

CONTRE LES ANGLOIS.

Despréaux étoit très-jeune quand il fit cette ode en 1656 sur le bruit qui se répandit que Cromwell et les Anglois alloient déclarer la guerre à la France : mais il la retoucha dans un âge plus mur. Le meurtre de l'infortuné Charles I inspira une telle horreur en France, qu'on n'y vit pas ou qu'on ne voulut pas voir qu'il n'étoit pas le crime de la nation angloise, mais celui d'une faction puissante. Voilà la cause de l'injustice de Despréaux dans cette inculpation si grave. Les étrangers seroient-ils fondés à reprocher à la nation françoise le meurtre du malheureux Louis XVI. J'étois à Paris : je n'y vis que consternation, horreur et désespoir. J'en partis le lendemain, depuis Paris jusqu'à Toulouse on accouroit en foule au devant de ma voiture pour savoir le sort de Louis XVI ; et dès qu'on apprenoit sa mort, les sanglots étouffoient la voix, et les larmes couloient de tous les yeux.

QUOI ! ce peuple aveugle en son crime,
Qui, prenant son roi pour victime, (1)
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux ?

(1) Charles I, en 1649.

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers,
Et croit que l'Europe étonnée
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France; prends la foudre:
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil,
Briser les plus fortes murailles,
Et, par le gain de vingt batailles,
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère (1)
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leur succès et nos peines;
Et leurs corps, pouris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

(1) Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

ÉPIGRAMMES.

I. *A un Médecin.*

OUI, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault; ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

II. *A M. Racine, contre Desmarets de St. Sorlin qui avoit entrepris une critique générale des œuvres de Despréaux. Il avoit écrit contre les religieuses de Port-Royal, et fait le poème de Clovis, ouvrage ennuyeux à la mort.*

RACINE, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée
Où le prophète Desmarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.

Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre:
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis!

III. *Contre le Même.*

DANS le palais, hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlin
Contre Arnould eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup! dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

IV. *Contre Pradon et Bonnecorse qui avoient publié
contre l'Auteur chacun un volume d'injures.*

ENEZ, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix:
Venez prendre dans mes écrits!
La place que vos noms demandent.
Linière et Perrin vous attendent.

V. *Contre Cotin, sur une satire très-mauvaise qu'il avoit faite, et qu'il faisoit courir sous le nom de Despréaux.*

EN vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses vers.

VI. *Contre le Même.*

A QUOI bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

VII. *Contre Saint-Pavin qui faisoit profession d'athéisme: il étoit si gouteux qu'il ne pouvoit marcher.*

ALIDOR, assis dans sa chaise,
Médissant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

VIII. *Vers en style de Chapelain pour mettre au bas de son poëme de la Pucelle, composé de douze chants, chacun de douze cents vers.*

MAUDIT soit l'auteur dur, dont l'àpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;

Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents !

IX. *Contre une Femme connue par sa galanterie.*

DE six amans contens et non jaloux,
Qui tour-à-tour servoient madame Claude,
Le moins volage étoit Jean, son époux :
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Seroit de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : Que faites-vous ?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude.
Ah ! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous ?

X. *A Climène.*

Tout me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, cruelle ;
Ce n'est pas pour vous.

XI. *Építaphe.*

CI gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

XII. *Imitation de Martial.*

PAUL, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre.

Il n'a point changé de métier.

XIII. *Sur une Harangue d'un magistrat, dans laquelle les procureurs étoient fort maltraités.*

LORSQUE, dans ce sénat à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir, en fureur,
Gronder maint et maint procureur ;
Car leurs chicanes sans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter si rudement ?

XIV. *Sur l'Agésilas de Corneille.*

J'AI vu l'Agésilas.
Hélas !

XV. *Sur l'Attila du même Auteur.*

APRÈS l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hola.

XVI. *Sur la manière de réciter du poëte Santeuil, auteur de belles hymnes latines à la louange des saints.*

QUAND j'apperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitans des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains ;
Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les saints.]

XVII. *Sur la Fontaine de Bourbon, où l'auteur étoit allé prendre les eaux, et où il trouva un poëte médiocre qui lui montra des vers de sa façon.*

(Il s'adresse à la Fontaine.)

OUI, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paroît, admirable Fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

XVIII. *L'amateur d'horloges.*

SANS cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.

Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

XIX. *Sur ce qu'on avoit lu en pleine Académie des vers contre Homère et contre Virgile: c'étoit le poème de Perrault, intitulé, le Siècle de Louis le Grand. Les Hurons et les Topinambous sont des sauvages de l'Amérique.*

CLIO vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers

Qu'en certain lieu de l'univers

On traitoit d'auteurs froids, de poètes stériles,

Les Homères et les Virgiles.

Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,

Reprit Apollon en courroux :

Où peut-on avoir dit une telle infamie?

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?

C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des fous?

Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

XX. *Contre l'Académie sur le même sujet.*

J'AI traité de Topinambous

Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,

Qui, de l'antiquité si follement jaloux,

Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue;

Et l'Académie, entre nous,

Souffrant chez soi de si grands fous,

Me semble un peu Topinamboue,

XXI. *Sur le même sujet. On croit que M. le Duc de Nevers est désigné par N. On ne sait pas qui est désigné par la lettre G.*

NE blâmez pas Perrault de condamner Homère,

Virgile, Aristote, Platon.

Il a pour lui monsieur son frère,

G.... N.... Lavau, Caligula, Néron,

Et le gros Charpentier, dit-on.

XXII. *A M. Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens.*

POUR quelque vain discours sottement avancé

Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,

Caligula partout fut traité d'insensé,

Néron de furieux, Adrien d'imbécille.

Vous donc qui, dans la même erreur,

Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,

Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,

Perrault, fussiez-vous empereur,

Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXIII. *Sur le même sujet.*

D'ou vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,

Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,

Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?

Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes

Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,

Vous les faites tous des Perraults.

XXIV. *Au même.*

Ton oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie:
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

XXV. *Au même. Visé faisoit le Mercure galant.*

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux arts,
Les Ris même, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent;
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure galant.

XXVI. *Parodie burlesque de la première ode de Pindare à la louange de Perrault qui venoit de mettre en vers le conte de Peau d'Ane.*

Malgré son fatras obscur
Souvent Brébeuf étincelle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma lyre fidèle!

Si du parfait ennuyeux
 Tu veux trouver le modèle,
 Ne cherche point dans les cieux
 D'astre au soleil préférable ;
 Ni, dans la foule innombrable
 De tant d'écrivains divers
 Chez Coignard rongés des vers,
 Un poète comparable
 A l'auteur inimitable
 De Peau-d'âne mis en vers.

XXVII. *Sur la réconciliation de l'auteur et de
 M. Perrault.*

Tout le trouble poétique
 A Paris s'en va cesser ;
 Perrault, l'anti-pindarique
 Et Despréaux l'homérique
 Consentent de s'embrasser.
 Quelque aigreur qui les anime,
 Quand, malgré l'emportement,
 Comme eux l'un l'autre on s'estime,
 L'accord se fait aisément.
 Mon embarras est comment
 On pourra finir la guerre
 De Pradon et du parterre.

XXVIII. *Aux RR. PP. Jésuites, auteurs du journal de Trévoux, qui avoient fait une critique passionnée et d'ailleurs peu judicieuse des œuvres de l'auteur.*

Mes révérends Pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace!

Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

Apprenez un mot de Regnier,

Notre célèbre devancier:

“ Corsaires attaquant corsaires

“ Ne font pas, dit-il, leurs affaires.”

XXIX. *Aux mêmes. Réplique à une épigramme faite au nom des mêmes journalistes. La voici.*

Ces journalistes de Trévoux,
Illustre héros du Parnasse,
N'ont point cru vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la satirique audace
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez absous.
Il vous blâment si peu d'avoir suivi la trace
De ces grands hommes, qu'avec grâce

Vous traduisez en plus d'un lieu.
 Que pour l'amour de vous ils voudroient bien qu'Horace,
 Eût traité de l'amour de Dieu.

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
 Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
 Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
 Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs, mieux que
 vous,
 Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
 La nécessité d'aimer Dieu
 Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
 Mes Pères, non plus qu'en vos livres.

XXX. *Aux mêmes. Sur le livre des Flagellans,
 composé par l'abbé Boileau, docteur en Sorbonne,
 frère de l'auteur.*

Non, le livre des Flagellans
 N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Pères,
 Ces rigidités salutaires
 Que, pour ravir le ciel, saintement violens,
 Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
 Il blâme seulement cet abus odieux
 D'étaler et d'offrir aux yeux
 Ce que leur doit toujours cacher la bienséance ;
 Et combat vivement la fausse piété
 Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
 Par l'austérité même et par la pénitence
 Sait allumer le feu de la lubricité.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DIVERSES.

STANCES A M. DE MOLIERE,

*Sur sa comédie de l'École des Femmes, que plusieurs
gens frondoient.*

EN vain mille jaloux esprits,]
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ?
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

*Sonnet sur une de mes parentes qui mourut toute
jeune entre les mains d'un charlatan.*

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante:

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Oh ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

Autre sonnet sur le même sujet.

PARMI les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours :

Iris que j'aime encore, et que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle:

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah! qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versai de pleurs! que je poussai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi :
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

FABLE D'ÉSOPE.

Le Bûcheron et la Mort.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.

Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.

La mort vint à la fin: Que veux-tu? cria-t-elle.

Qui? moi! dit-il alors prompt à se corriger:

Que tu m'aides à me charger.

Le Débiteur reconnoissant.

JE l'assistai dans l'indigence ;
 Il ne me rendit jamais rien.
 Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
 Sans peine il souffroit ma présence.
 Oh ! la rare reconnoissance !

Enigme, dont le mot est PUCE.

Du repos des humains implacable ennemie,
 J'ai rendu mille amans envieux de mon sort.
 Je me repais de sang, et je trouve ma vie
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

*Vers pour mettre au-devant de la Macarise, roman
 allégorique de l'abbé d'Aubignac, où l'on expliquoit
 toute la morale des Stoïciens.*

LACHES partisans d'Epicure,
 Qui, brûlant d'une flamme impure,
 Du portique fameux fuyez l'austérité,
 Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire.
 Ce roman plein de vérité
 Dans la vertu la plus sévère
 Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

*Sur un portrait de Rossinante, cheval de Don
 Quichotte.*

TEL fut ce roi des bons chevaux,
 Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
 Qui, trottant jour et nuit et par monts et par vaux,
 Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

Vers à mettre en chant.

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
 Passoit à contempler Sylvie
 Ces tranquilles momens si doucement perdus.
 Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
 Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
 Ma main des fleurs les plus chéries
 Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
 Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
 Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

*Chanson à boire, que je fis au sortir de mon cours
 de philosophie, à l'âge de dix-sept ans.*

PHILOSOPHES rêveurs, qui pensez tout savoir,
 Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :

Vos esprits s'en font trop accroire.

Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.

On est savant quand on boit bien :

Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,

Un docteur est alors au bout de son latin :

Un goinfre en a toute la gloire.

Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.

On est savant quand on boit bien :

Qui ne sait boire ne sait rien.

Chanson à boire, faite à Bâville, aux nœces de M. de Bâville, où Despréaux, le P. Bourdaloue et le P. Rapin avoient été priés.

QUE Bâville mē semble aimable,

Quand des magistrats le plus grand

Permet que Bacchus à sa table

Soit notre premier président ?

Trois muses, en habit de ville, (1)

Y président à ses côtés :

Et ses arrêts par Arbouville (2)

Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue un peu sévère

Nous dit, craignez la volupté ;

Escobar, lui dit-on, mon père, (2)

Nous la permet pour la santé.

Contre ce docteur authentique

Si du jeûne il prend l'intérêt,

Bacchus le déclare hérétique,

Et janséniste, qui pis est. (4)

(1) Mde. de Chalucet, mère de Mde. de Bâville, Mde. Helior, qui avoit une terre près de Bâville, et Mde. de la Ville, femme d'un fameux traitant.

(2) M. Arbouville, parent de M. le Premier Président, buvoit volontiers à pleins verres.

(1) Casuiste jésuite très-relâché.

(2) Le P. Bourdaloue prit d'abord très-sérieusement cette plaisanterie, et dit au P. Rapin, dans sa colère : *si M. Despréaux me chante, je le prêcherai* : le P. Rapin calma et fit revenir le P. Bourdaloue, en sorte qu'il entendit raillerie.

Sur Homère.

QUAND, la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon,

Lut l'Iliade et l'Odissée:

Chacune à les louer se montrant empressée:

Apprenez un secret qu'ignore l'univers,

Leur dit alors le dieu des vers:

Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,

Dans ce bois de lauriers où seul il me suivoit,

Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse.

Je chantois, Homère écrivoit.

Vers pour mettre sous le buste du roi, fait par M. Girardon l'année que les Allemands prirent Belgrade.

C'EST ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui seul fait à son gré le destin de la terre.

Tout reconnoît ses lois, on brigue son appui.

De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;

Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui

Tous ces héros si fiers que l'on voit aujourd'hui

Faire fuir l'Ottoman au-delà du Bosphore.

Vers pour mettre au bas d'un portrait de monseigneur le duc du Maine, alors encore enfant, et dont on avoit imprimé un petit volume de lettres, au-devant desquelles ce prince étoit peint en Apollon, avec une couronne sur la tête.

QUEL est cet Apollon nouveau

Qui, presque au sortir du berceau,

Vient régner sur notre Parnasse ?
 Qu'il est brillant ! qu'il a de grâce !
 Du plus grand des héros je reconnois le fils :
 Il est déjà tout plein de l'esprit de son père ;
 Et le feu des yeux de sa mère
 A passé jusqu'en ses écrits.

*Vers pour mettre au bas du portrait de mademoiselle
 de Lamoignon.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
 Cette admirable et sainte fille,
 En tous lieux signala son humble piété ;
 Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté,
 Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
 Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
 Consuma son repos, ses biens et sa santé,
 A soulager les maux de tous les misérables.

*A madame la présidente de Lamoignon, sur le portrait
 du P. Bourdaloue qu'elle m'avoit envoyé.*

Du plus grand orateur dont la chaire se vante
 M'envoyer le portrait, illustre présidente,
 C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
 J'ai connu Bourdaloue ; et dès mes jeunes ans
 Je fis de ses sermons mes plus chères délices.
 Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices,
 Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les
 yeux.

Ma franchise surtout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admire le plus et qui m'aima le mieux.

*Vers pour mettre au bas du portrait de Tavernier, le
célèbre voyageur.*

DE Paris à Delli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois:
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui

En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

*Vers pour mettre au bas du portrait de mon père,
greffier de la grand'chambre du parlement de Paris.*

CE greffier doux et pacifique
De ses enfans au sang critique
N'eut point le talent redouté:
Mais, fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite, dans le palais
Partout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée
Fit la satire des Rolets.

Építaphe de la mère de l'auteur.

C'est elle qui parle.

ÉPOUSE d'un mari doux, simple, officieux,
 Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
 Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
 Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
 Tous mes enfans ont hérité ;
 Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

*Sur un frère aîné que j'avois, et avec qui j'étois
brouillé.*

DE mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés ;
 Il a cent belles qualités :
 Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
 En lui je trouve un excellent auteur,
 Un poëte agréable, un très-bon orateur :
 Mais je n'y trouve point de frère.

*Vers pour mettre sous le portrait de M. de la Bruyère,
au-devant de son livre des Caractères du Temps.*

C'est lui qui parle.

TOUT esprit orgueilleux qui s'aime
 Par mes leçons se voit guéri,
 Et dans mon livre si chéri
 Apprend à se haïr soi-même.

Építaphe de M. Arnauld.

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'église, a, dans l'église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

*Vers pour mettre au bas du portrait de M. Hamon,
médecin.*

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité:
Aux pauvres consacra ses biens et sa science;
Et, trente ans, dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

Vers pour mettre au pas du portrait de M. Racine.

Du théâtre françois l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

SUR MON PORTRAIT.

*M. le Verrier, mon illustre ami, ayant fait graver
mon portrait par Drevet, célèbre graveur, fit mettre
au bas de ce portrait quatre vers où l'on me fait
ainsi parler :*

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace, et Juvénal.

A quoi j'ai répondu par ces vers.

OUI, le Verrier, c'est là mon fidèle portrait ;
Et le graveur, en chaque trait,
A su très-finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fait prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image?

Pour

Pour un autre portrait du même.

Ne cherchez point comment s'appelle
L'écrivain peint dans ce tableau:
A l'air dont il regarde et montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau?

*Vers pour mettre au bas d'une méchante gravure
qu'on a faite de moi.*

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi! c'est là, diras-tu, ce critique achevé?
D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

*Sur le buste de marbre qu'a fait de moi M. Girardon,
premier sculpteur du roi.*

GRACE au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers,
Et, ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

PROLOGUE. (1)

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

QUOI ! par de vains accords et des sons impuissans,
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez au bord d'une fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climène.
Mais, quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauroient prêter qu'une cadence vaine :
Quittez ce soin ambitieux.

(1) Ce prologue avoit été fait par Despréaux pour l'opéra de Phaëton auquel Racine travailloit par ordre du roi. Mais sa majesté ayant bientôt après dispensé Racine de ce travail, l'opéra ne fnt point achevé. Comme Racine travailloit avec peine à un sujet

de cette nature, il en fit le sacrifice avec plaisir. Il brûla ce qu'il en avoit fait : mais après la beauté des chœurs d'Esther et d'Athalie, on ne doit pas douter qu'il n'eût parfaitement réussi dans ce genre, et qu'il n'eût effacé Quinault.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles,

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois

Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POÉSIE.

Ah ! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.

Je vais me retirer :

Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire ;

Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux.

LA POÉSIE.

Hé bien, ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POÉSIE.

Séparons-vous.

Chœur de Poètes et de Musiciens.

Séparons-nous, séparons-nous.

PROLOGUE.

LA POÉSIE.

Mais quelle puissance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'est la divine Harmonie
Qui descend des cieux!

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De grâces naturelles?

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir!

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles.
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

Chœur de Poètes et musiciens,

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir

ESSAI

SUR

La Vie et sur les Ecrits

DE

BOILEAU-DESPREAU.

NICOLAS Boileau, sieur Despréaux, naquit à Paris le premier de Novembre 1636, quinze ans après Molière, quatorze après la Fontaine, et trois avant Racine. Ainsi ces quatre heureux génies qui ont répandu un si grand éclat sur la littérature françoise, et lui ont assuré ce haut degré d'estime et de gloire dont elle jouit chez tous les peuples policés, publièrent à peu près dans le même temps ces chefs-d'œuvre auxquels, dans leur genre, on ne peut rien opposer parmi les modernes. Il fut le onzième des enfans de Gilles Boileau, greffier de la Grand'Chambre, homme universellement estimé et par une pro-

bité rare, et par une expérience consommée dans les affaires. Rien n'annonça dans son enfance qu'il dût être un des premiers hommes de son siècle. Une extrême douceur, une candeur ingénue et une simplicité aimable étoient le fond de son caractère : ce qui fit souvent dire à son père que c'étoit *un bon garçon qui ne diroit jamais mal de personne*.

Né dans la capitale, et d'un père qui sentoit la nécessité et les avantages d'une bonne éducation, il eut le bonheur, dès son enfance, d'avoir les meilleurs maîtres. Aussi ses progrès furent-ils aussi rapides que brillans. Il se distinguoit déjà au collège d'Harcourt où il faisoit ses premières études, lorsqu'à peine en quatrième, une maladie grave fut sur le point de l'enlever à la France. Il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler ; et cette opération, quoique très-bien faite en apparence, lui laissa cependant, pour tout le reste de sa vie, une grande incommodité.

Dès que sa santé lui permit de reprendre ses études, on le mit au collège de Beauvais. Il y fut confié à M. Sevin, homme d'un mérite rare, qui y professoit la troisième avec le plus grand succès depuis près de cinquante ans, et qui possédoit au plus haut degré le talent de juger de l'esprit des jeunes gens, et, d'après cette connoissance, de les diriger, sans qu'ils s'en doutassent, au but que la nature même leur indiquoit. On auroit pu dire de

lui, ce que Socrate disoit de lui-même: qu'il avoit l'art de faire accoucher les esprits. Ce professeur, dont on aime à se rappeler le nom, ne tarda pas à découvrir dans son jeune élève un talent extraordinaire pour les vers; et il prédit, et sans restriction, qu'il seroit un très-grand poëte.

Lorsque Despréaux eut fini son cours de belles lettres et de philosophie, il étudia en droit, et se fit recevoir avocat. Un état où l'on se trouve souvent obligé d'employer toutes les ressources de son esprit, ou à parer le mensonge des couleurs de la vérité, ou à faire triompher la vérité des prestiges du mensonge, ne pouvoit convenir à sa candeur naturelle, et encore moins s'allier avec son goût pour une vie paisible et retirée. Il renonça pour toujours au barreau d'où l'éloignoient ses principes et son inclination. L'étude de la théologie parut devoir lui présenter moins d'inconvéniens, et lui promettre plus de satisfaction et de repos. Il s'y livra sans réserve: mais il éprouva bientôt les mêmes dégoûts. Eh! comment un esprit aussi juste et aussi droit que le sien auroit-il pu s'accommoder d'une science qu'on avoit enveloppée de mots dont l'abus étoit une source continuelle de disputes, et qu'on avoit ainsi étouffée sous les subtilités et l'obscurité d'une scolastique épineuse et barbare; car alors on n'avoit pas réduit la théologie à ce qu'elle est de nos jours, la science du dogme et de la morale. Rebuté encore

de cette étude, il renonça au projet d'embrasser un état ; et rendu ainsi à lui-même, il résolut de suivre l'impulsion de son génie qui le portoit à la poésie.

Quoiqu'à cette époque les célèbres lettres provinciales eussent fixé la langue, et porté la prose à sa perfection ; que les chefs - d'œuvre de Corneille eussent rendu le théâtre françois le rival de celui d'Athènes ; que Malherbe, Racan et quelques autres poètes eussent assujetti la poésie aux lois du rythme, de la cadence et de l'harmonie ; que la vraie éloquence se fût montrée avec éclat au barreau et dans la chaire, et que les limites prescrites aux différens genres commençassent à être connues et respectées ; la France étoit encore loin de ce haut point de splendeur et de gloire auquel elle devoit s'élever. Une foule d'auteurs médiocres ou mauvais infectoient encore la littérature, et s'opposoient aux progrès des lumières et du goût. Le faux bel-esprit, qui s'étoit introduit sous Marie de Médicis, et qui avoit été long-temps accueilli, admiré et protégé aux hôtels de Rambouillet et de Longueville étoit encore le goût dominant, et donnoit le ton à la cour, à la ville et dans les provinces. Le naturel, cette grâce toujours nouvelle et toujours touchante, étoit peu connu, ou du moins peu senti : on ne louoit, on ne préconisoit que ce qui étoit outré, brillant ou faux.

Né avec un esprit pénétrant et juste, un goût

délicat et fin, et un grand amour pour la vérité, Despréaux n'eut pas plutôt connu ces travers, qu'il résolut de les attaquer de toutes ses forces avec les armes de la raison et du ridicule. C'est ce qu'il fit dans ses premières satires, et avec un tel succès que tous ses traits portèrent, et qu'il fut dès lors aisé de prévoir qu'il se feroit bientôt dans les esprits une révolution aussi prompte que brillante.

Il se contentoit d'abord de lire ses satires à un petit nombre d'amis : on les retint ; et des copies peu exactes en coururent bientôt dans les cercles de la capitale, et passèrent de là dans les recueils du temps avec plus ou moins d'altérations et d'infidélités. Despréaux ne pouvant souffrir d'être ainsi mis en pièces, ou par la malice de ses ennemis, ou par l'ignorance et l'avidité des libraires, se décida enfin à les publier. Cette première édition, qui est de 1666, renfermoit les sept premières satires avec le discours adressé au Roi. Ce petit recueil eut le succès qu'il devoit avoir. En effet, comme l'observe si bien M. de la Harpe, c'est " le premier ouvrage
" de poésie, où le mécanisme de notre versification
" ait été parfaitement connu, où la diction ait tou-
" jours été élégante et pure, et où l'oreille et la
" langue aient été constamment respectées."

Tandis que ces satires n'avoient fait que circuler dans les cercles, les auteurs qu'elles attaquoient, et leurs protecteurs déclarés avoient gardé des ména-

gemens. Ils avoient espéré que leur silence en émousseroit les traits et pourroit même les faire tomber dans l'oubli. Mais dès qu'elles parurent au jour, ils se déchaînèrent contre leur auteur avec tout l'acharnement de la fureur et toute la rage de la haine. Ils l'accablèrent d'injures, et répandirent contre lui les libelles les plus affreux. Telle a été dans tous les temps la marche de la basse envie, et de la vanité humiliée. La vérité les blesse, comme la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit : elles en redoutent les effets ; et il n'est point de moyen qu'elles ne mettent en œuvre pour l'empêcher de percer. “ Despréaux, observe un de ses historiens, “ tranquille au milieu de ces attaques auxquelles il “ s'étoient attendu, crut cependant être obligé de se “ défendre. Il le fit, mais avec la modération qu'il “ devoit à son caractère. Il allégua en sa faveur “ l'exemple de Lucile, d'Horace, de Perse, de “ Juvénal, et même du sage Virgile. Ce fut dans la “ même vue qu'il composa sa neuvième satire, où l'on “ peut voir que, sous l'ingénieuse apparence d'une “ réprimande sévère à son esprit, il prouve jusqu'à “ l'évidence, que sans blesser l'état ni la conscience, “ on peut trouver des méchans vers méchans, et “ s'ennuyer à la lecture de certains livres, et divulguer même les raisons de son dégoût.”

Cette satire qui, au jugement de M. de la Harpe, est un chef-d'œuvre de gaîté satirique, et le modèle

du badinage le plus ingénieux, ajouta encore à la réputation de Despréaux, et acheva de lui concilier l'estime et l'amitié de tout ce qu'il y avoit à Paris de plus honnêtes gens, ou de grand dans les lettres. Les Cossart, les Rapin, les Commire, les Bourdaloue, les Fléchier le chérèrent; Arnauld et Nicole, ces savans à jamais illustres, dont le nom seul fait l'éloge, s'honorèrent d'avoir avec lui la liaison la plus intime; le grand Condé, le célèbre cardinal de Retz, et le duc de la Rochefoucault l'accueillirent avec la distinction la plus flatteuse, et lui accordèrent hautement leur protection et leur suffrage; Molière, la Fontaine et Racine formèrent avec lui une société cimentée par l'estime la plus vraie, l'amitié la plus vive et la confiance la plus parfaite. Mais de tous les suffrages il n'y en eut aucun qui flattât plus Despréaux que celui du premier président de Lamoignon. " Ce sage et savant magistrat, dont
" l'amitié étoit la meilleure des apologies, continue
" l'historien de notre poète, l'honora d'une estime
" particulière. Loin d'être effrayé du nom de satire
" que portoient les ouvrages de Despréaux, il fut
" charmé d'y trouver ce goût précieux des anciens,
" et surtout de voir qu'il avoit soumis aux lois d'une
" pudeur scrupuleuse un genre de poésie, dont la
" licence avoit fait jusqu'alors le principal caractère."
Tous ces grands hommes ne pouvoient se lasser d'admirer ce goût toujours pur, ce discernement prompt

et délicat, cette justesse et cette vérité d'expression, ce naturel piquant, ces grâces simples, cet art admirable avec lequel il manioit l'arme de la raillerie et du ridicule, et surtout cette perfection à laquelle il avoit porté tout-à-coup la poésie; perfection dont quelques vers de Malherbe, de Racan et du grand Corneille avoient donné une idée, mais qu'on étoit encore bien loin de connoître. Car, comme le dit M. de la Harpe, " Despréaux nous apprit le pre-
 " mîer à chercher toujours le mot propre, à lui
 " donner sa place dans le vers, à faire valoir les
 " mots par leur arrangement, à relever et ennoblir
 " les plus petits détails, à se défendre toute cons-
 " truction irrégulière, toute locution basse, toute
 " consonnance vicieuse, à éviter les tournures lou-
 " ches ou prosaïques ou recherchées, les expressions
 " parasites et les chevilles, à cadencer la période
 " poétique, à la suspendre, à la varier, à tirer parti
 " des césures, à imiter avec les sons, à n'user des
 " figures qu'avec choix et sobriété. Corneille et
 " Molière avoient fait des ouvrages de génie, car le
 " génie devance toujours le goût: mais Despréaux
 " qui n'auroit jamais fait le Cid et le Misanthrope,
 " fut précisément l'homme qu'il falloit pour donner
 " à notre langue ce qui lui manquoit encore, un
 " système parfait de versification."

C'est ce que Despréaux fit dans l'Art Poétique qui suivit de près les neuf premières satires, mais qu'il

différa de publier afin de recueillir et de mettre à profit les conseils et les observations de ses amis. Ce chef-d'œuvre de versification, de raison et de goût, dans lequel notre poète l'emporte de beaucoup sur Aristote, Horace et Vida, fut accueilli avec transport, et universellement admiré. Les gens de goût ne furent pas moins frappés de la beauté des pensées et du style, que de l'art avec lequel les préceptes sont enchaînés les uns aux autres, et présentés au lecteur sous une forme qui l'attache et qui le captive. " Cet excellent ouvrage, un des plus
" beaux monumens de notre langue, dit encore
" M. de la Harpe, est la preuve que la saine cri-
" tique appartient au vrai talent, et que ceux qui
" peuvent donner des modèles, sont ceux qui don-
" nent les meilleures leçons... Que ceux qui veulent
" écrire en vers méditent l'Art poétique de l'Horace
" françois ; ils y trouveront marqués d'une main sûre
" le principe de toutes les beautés qu'il faut cher-
" cher, et celui des défauts dont il faut se garantir :
" c'est une législation parfaite, dont l'application se
" trouve juste dans tous les cas ; un code imprescrip-
" tible, dont les décisions serviront à jamais à savoir
" ce qui doit être condamné, et ce qui doit être
" applaudi. Nulle part l'auteur n'a mieux fait voir
" le jugement exquis dont la nature l'avoit doué.
" Ceux qui ont étudié l'art d'écrire peuvent attester
" combien ils sont frappés du grand sens, renfermé
" dans cette foule de vers, aussi bien pensés qu'heu-

“ sement écrits, et devenus depuis long-temps les
“ axiomes du bon goût. Aussi tel fut le succès de
“ ce traité admirable, qu’il fit la loi, non seulement
“ en France, mais chez les étrangers.” L’Italie
moderne y apprit à se défier des écarts de l’imagi-
nation, et à en arrêter la fougue ; et l’Angleterre lui
dut peut-être ce goût sage et pur qui a caractérisé
les auteurs du siècle de la reine Anne. Ce bel ou-
vrage parut pour la première fois dans l’édition que
Despréaux donna de ses œuvres, en 1673.

Cette édition nous a conservé un fait qui honore
trop la mémoire de Louis XIV pour qu’on puisse le
passer sous silence. Ce grand Roi, dont on s’est plu
à rabaisser la gloire dans ce siècle prétendu philoso-
phe, aimoit et protégeoit les sciences et les arts,
non en prince qui n’en juge que d’après les idées de
ses courtisans, mais en prince éclairé qui ne se dé-
cide que d’après un mûr examen, et une conviction
intime. Il savoit combien les encouragemens don-
nés au génie réfléchissent d’éclat sur un souverain, et
de gloire sur une nation. Ils s’étoit fait lire les ou-
vrages de Despréaux à mesure qu’ils paroissoient.
Frappé de la raison et du goût qui en sont le carac-
tère dominant ; il avoit souvent manifesté son ap-
probation : mais il ne crut pas que ce fût assez. Un
témoignage public de son estime lui parut nécessaire,
et il le donna dans le privilège de cette édition, où
il voulut qu’on fit mention du plaisir que lui en avoit

fait la lecture: distinction qui honore bien moins l'auteur qui en est l'objet que le prince qui l'a accordée.

Jusqu'alors Despréaux n'avoit parlé dans ses ouvrages qu'à la raison et au goût. Une querelle survenue entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle, sur un pupitre remis et renversé, lui donna occasion de montrer toute la beauté de son imagination. L'affaire avoit été portée au parlement. Le premier président de Lamoignon qui sentoît tout le ridicule de ce procès, dit en plaisantant à Despréaux: *ne pourriez-vous pas faire un poëme sur ce sujet? Et pourquoi non?* répondit-il. *Il ne faut point défier la tête d'un fou.* Rien n'est difficile au génie. Cette plaisanterie du président de Lamoignon fit naître au poëte une foule d'idées ingénieuses: il eut dressé dans l'espace de quelques heures le plan du poëme le plus piquant et le plus original qu'il y ait dans la langue françoise.

Pendant qu'il travailloit au lutrin, il composa sa première épître adressée au roi. Mde. de Thiange, sœur du maréchal de Vivonne et de Mde. de Montespan, voulut bien se charger de la présenter à sa majesté. Louis XIV, qui ne connoissoit encore l'auteur que par ses ouvrages, désira de le voir. Il ordonna en conséquence à Colbert de le faire venir à la cour. Ce fut quelques jours après que le maréchal de Vivonne présenta Despréaux au Roi, qui l'accueillit avec cette bonté qui, malgré l'orgueil

qu'on lui a reproché, tempéroit toujours en lui l'air de grandeur et de dignité qu'il mettoit dans toutes ses actions. Le Roi lui parla du plaisir que lui avoient toujours fait ses vers, et lui témoigna le désir qu'il avoit de lui en entendre dire quelques-uns. Despréaux récita à sa majesté une partie du *Lutrin* qui n'avoit pas encore paru, et quelques passages de ses autres pièces. Le Roi, à qui le vrai beau en aucun genre n'échappoit, lui témoigna combien il étoit satisfait, et lui demanda quel étoit l'endroit de ses ouvrages dont il étoit le plus content. Despréaux pria sa majesté de le dispenser de faire un tel jugement, ajoutant qu'un auteur étoit peu capable d'apprécier ses propres ouvrages, et que, pour lui, il n'estimoit pas assez les siens, pour les mettre ainsi dans la balance. *N'importe*, dit le Roi, *je veux que vous me disiez votre sentiment*. Despréaux obéit. *L'endroit de mes ouvrages dont je suis le plus content*, répondit-il, *est la fin d'une épître que j'ai pris la liberté d'adresser à votre majesté*. Il lui récita alors les quarante derniers vers de la première épître. Cette fin que l'auteur avoit refaite depuis peu, et qui n'étoit pas encore connue, toucha sensiblement le Roi. Son émotion parut dans ses yeux et sur son visage; il se leva avec transport de son fauteuil, mais réprimant aussitôt ce mouvement, *voilà qui est très-beau*, dit-il, *cela est admirable*. *Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué*.

Le public donnera à vos ouvrages les éloges qu'ils méritent; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer. Je vous donne une pension de deux mille livres: j'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance, et je vous accorde le privilège pour l'impression de tous vos ouvrages. Ce sont les propres paroles du Roi. (1) Avant que le Roi eût ainsi parlé, M. de Vivonne, transporté de la beauté de ces vers, prit brusquement l'auteur à la gorge, et dit, *ah, traître! vous ne m'aviez pas dit cela.* Cette saillie, que la présence du Roi ne put retenir, amusa beaucoup tous ceux qui étoient présents. Despréaux revint de la cour comblé de gloire et de biens, et plein d'ad-

(1) Louis XIV aimoit à connoître les gens de lettres et à s'entretenir familièrement avec eux. Personne n'ignore que Molière, Despréaux et Racine ont eu souvent cet honneur. Mde. de Sévigné nous a conservé une anecdote qui prouve jusqu'à quel point ce grand roi étoit instruit de tout ce qui se passoit dans les lettres, et du cas qu'il faisoit de ceux qui s'y distinguoient: c'est la manière pleine de bonté, avec laquelle il reçut M. Arnauld d'Andilli, frère du célèbre docteur Arnauld, et père du Marquis de Pomponne. "Le roi, dit-elle à sa fille, causa une heure avec le bon homme d'Andilli, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible: il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration....Il lui dit qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Joseph,

" qu'il avoit quatre-vingts ans,
 " que c'étoit un péché: enfin on
 " rioit, on avoit de l'esprit. Le
 " Roi ajouta qu'il ne falloit pas
 " croire qu'il le laissât en repos
 " dans son désert; qu'il l'enver-
 " roit querir, qu'il vouloit le
 " voir comme un homme illus-
 " tre par toutes sortes de raisons.
 " Comme le bon homme l'assu-
 " roit de toute sa fidélité, le Roi
 " dit qu'il n'en doutoit point, et
 " que quand on servoit bien
 " Dieu, on servoit bien son Roi.
 " Enfin, ce furent des merveilles.
 " Il eut soin de l'envoyer dîner,
 " et de le faire promener dans
 " une calèche; il en a parlé un
 " jour entier en l'admirant."
 Après des preuves si vraies de protection et de bonté de la part d'un Roi dont le succès avoit couronné toutes les entreprises, s'étonneroit-on encore de l'enthousiasme avec lequel les gens de lettres en ont parlé.

miration et de reconnoissance pour son Roi. Mais il nous apprend lui-même qu'il ne tarda pas à éprouver un sentiment de tristesse : il ne vit bientôt que la perte de sa liberté dans les bienfaits dont il venoit d'être honoré.

La reconnoissance de Despréaux eut bientôt occasion de se montrer. La guerre qui se ralluma fut une des plus glorieuses que la France ait jamais soutenues. Elle porta au plus haut point la gloire de la nation et de son Roi. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux succès : se présenter et vaincre étoit une même chose. Parmi cette foule de conquêtes rapides, Despréaux fit choix du fameux passage du Rhin, et de la prise de Namur, comme des deux actions les plus propres à tous les embellissemens et à tous les charmes de la poésie. Il célébra la première dans une épître, unique en son genre, et qui n'est pas moins remarquable par la noblesse des pensées que par la beauté des vers ; et la seconde dans une ode qui, malheureusement, ne répondit ni à l'attente du public, ni aux bonnes intentions de l'auteur. Tous les ouvrages de Despréaux n'avoient montré jusqu'alors que le grand littérateur et le poète excellent : ces deux derniers firent paroître le citoyen zélé pour la gloire de son pays. C'est ce qui porta Louis XIV à le choisir avec Racine pour écrire l'histoire de son règne.

La faveur dont Despréaux jouissoit auprès du Roi,

porta enfin l'Académie Française à admettre dans son sein l'homme de son siècle qui y avoit le plus de droits. Ses ennemis qui y dominoient avoient trouvé jusqu'alors le moyen de l'en exclure, petite vengeance qui n'avoit eu d'autre effet que de les rendre plus ridicules : mais la fermeté que le Roi montra, en refusant son agrément à la réception de la Fontaine qu'on lui avoit préféré, déconcerta la cabale, et lui en imposa. On craignit de déplaire au Roi, et on nomma Despréaux à la première place qui vint à vaquer. La Fontaine et lui furent reçus en même temps. L'Académie des inscriptions se fit aussi honneur de le compter au nombre de ses membres.

Je ne suivrai pas Despréaux dans la composition de ses autres ouvrages. Il suffit de savoir que c'est depuis sa présentation au Roi qu'il a composé ses trois dernières satires, la plupart de ses épîtres, ses odes et ses épigrammes.

Despréaux n'avoit jamais joui d'une santé robuste : il ne l'avoit conservée exempte de maladies graves pendant près de cinquante ans, que par une sobriété extrême, et par la fuite des abus en tout genre. Mais au commencement de 1706, elle s'altéra d'une manière sensible. Des évanouissemens fréquens, des douleurs aiguës, et une fièvre presque habituelle lui annoncèrent sa fin. Il vit la mort s'approcher avec un calme et une résignation digne d'un philosophe chrétien. Dès ce moment, il renonça au grand

monde où les circonstances l'avoient introduit contre son inclination, et se renferma dans la société d'un petit nombre d'amis, qui se faisoient un honneur de le visiter à la ville et à la campagne. Il vécut ainsi dans une alternative de souffrance ou de langueur jusqu'en 1711, où il mourut le 13 de Mars, âgé de 74 ans et quelques mois.

Il me seroit aisé de rassembler une infinité d'anecdotes sur Despréaux. Ses commentateurs ont pris soin de nous les conserver avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Mais il n'entre dans mon plan que d'en choisir quelques-unes parmi celles qui montrent qu'en lui l'élévation de l'âme et la noblesse des sentimens égaloient l'excellence et la beauté de l'esprit. Le célèbre Patru, un des hommes les plus éclairés et en même temps le premier critique de son siècle, avoit négligé, pour la culture des lettres, le barreau, où une probité reconnue, une éloquence alors peu commune, et des lumières étendues lui promettoient une fortune brillante et solide. La suite de ce goût avoit été l'indigence. Forcé, pour subsister, de vendre sa bibliothèque, il étoit sur le point d'être privé de la seule consolation qui lui restoit dans sa misère. Despréaux en fut instruit, et apprit en même temps que le financier qui vouloit l'acheter, profitoit de l'état de détresse où étoit Patru, pour l'avoir à un prix bien au-dessous de sa valeur. Il courut aussitôt chez son ami, acheta la bibliothèque à un tiers de

plus que le financier n'en offroit, et, après avoir compté l'argent, mit dans le marché qu'il ne l'aurait qu'en survivance. Il n'eut pas des procédés moins généreux envers Cassandre, ce littérateur estimable dont il a peint le caractère et la misère avec tant de force et de vérité dans sa première satire. Il ne refusa jamais de lui ouvrir sa bourse, et souvent même il prévint ses besoins. Il fit du bien même à Linière dont il avoit à se plaindre, et qui, avec l'argent qu'il en recevoit, alloit au cabaret faire de mauvais vers contre son bienfaiteur. Mais ce qui honore le plus Despréaux, ce qui seul suffiroit pour faire chérir et respecter sa mémoire, est un trait dont l'histoire de la littérature offre peu d'exemples. Il fut instruit à Fontainebleau, où étoit la cour, qu'on venoit de supprimer la pension du grand Corneille. Sans perdre un instant, il fut chez Mde. de Montespan, et, après lui avoir exposé le fait, il ajouta avec feu : “ Le Roi, tout
“ équitable qui est, ne peut, sans quelque appa-
“ rence d'injustice, donner une pension à un homme
“ comme moi qui ne commence qu'à monter sur
“ le Parnasse, et l'ôter à M. Corneille, qui depuis
“ long-temps est arrivé au sommet. Je vous sup-
“ plie, Madame, pour la gloire de sa majesté, de
“ lui faire retrancher la mienne plutôt que celle
“ d'un homme qui mérite ses bienfaits incompara-
“ blement mieux que moi; je me consolerais plus

“ aisément d'en être privé, que de voir un homme
“ tel que M. Corneille cesser d'en jouir.” Il parla
ensuite avec tant de force sur la beauté du génie de
Corneille, et fit sentir si vivement l'honneur qu'il
faisoit à la nation françoise, que Mde de Montespan,
non moins frappée d'un procédé si noble, que de
tout ce que Despréaux avoit dit à la gloire de Cor-
neille, promit d'en parler au Roi. La pension ne tarda
pas à être rétablie, et c'est à Despréaux que
Louis XIV dut d'éviter un blâme, et Corneille de
ne pas perdre la juste récompense de ses travaux.

Tel fut Despréaux. Il se montra toute sa vie
franc et loyal dans sa conduite, sincère et constant
dans ses amitiés, simple et noble dans ses procédés,
généreux sans ostentation et juste envers tout le
monde. Il ne pouvoit supporter la vue du malheur
d'autrui. Un homme de lettres dans la misère dé-
chiroit son âme, et cette sensibilité n'étoit pas en
lui un sentiment oisif. Il employoit pour lui son
crédit, et même il le secouroit de sa bourse. Ses
qualités personnelles lui gagnoient les cœurs, et il
leur dut autant d'amis qu'à la supériorité de ses
talens. On ne l'aimoit, on ne le recherchoit guère
moins pour la candeur de ses mœurs et la simplicité
de ses manières, que pour la beauté de son esprit
et le sel de sa conversation. Il ne montra jamais
de haine, même contre ses ennemis les plus
acharnés: il les plaignoit, et leur pardonnoit. Au
moindre empressement qu'ils montroient pour se

raccommoder avec lui, il oublioit tout, et vivoit avec eux sur le ton de la franchise et de l'honnêteté. L'aigreur ou la passion ne dicta jamais les jugemens qu'il porta sur les mauvais auteurs: en les vouant à la risée du public, il n'eut d'autre but que de faire triompher la raison et la vérité, et de faire croître dans sa patrie les lauriers qui avoient couvert de leur ombre le sol heureux de la Grèce et celui de l'ancienne Rome. Il voyoit avec un chagrin dont il n'étoit pas maître, qu'ils étoient les ennemis les plus dangereux des lumières et du goût. " Mais, dit M. de Valincour, en attaquant les défauts des écrivains, " il a toujours épargné leurs personnes. Il croyoit " qu'il étoit permis à tout homme qui sait parler ou " écrire, de censurer publiquement un mauvais " livre, que son auteur n'a pas craint de rendre public: mais il ne regardoit qu'avec horreur ces " dangereux ennemis du genre humain, qui, sans " respect ni pour l'amitié, ni pour la vérité même, " déchirent impitoyablement tout ce qui s'offre à " l'imagination de ces sortes de gens, et qui du " fond des ténèbres qui les dérobent à la rigueur " des lois, se font un jeu cruel de publier les fautes " les plus cachées, et de noircir les actions les plus " innocentes." Détruire l'empire de l'ignorance et du charlatanisme est non seulement une chose louable en soi, mais même un devoir.

Comment cet homme dont le mérite littéraire étoit

si éminent, et les mœurs si douces et si bienfaisantes a-t-il pu être pendant sa vie attaqué avec tant de violence, et poursuivi avec tant d'acharnement? Qu'on n'en cherche d'autre cause que sa supériorité même. Cette foule d'auteurs obscurs ou médiocres qu'on avoit jusqu'alors regardés comme des oracles, et dont il montra les travers, l'ignorance et le ridicule, ne purent lui pardonner d'avoir arraché de leurs mains le sceptre dont ils étoient depuis longtemps en possession. Forcés de déchoir de ce haut rang, il se liguerent contre lui, et employèrent, pour se venger, tout ce que l'envie a de plus outrageant, tout ce que la calomnie a de plus atroce. Intrigues, satires, critiques, perfidies, tout fut mis en usage. Mais que pouvoient les efforts de ces pygmées? Inébranlable au milieu de tant d'attaques, Despréaux poursuivit sa carrière, ne cessant d'opposer à ses ennemis l'exemple d'une vie irréprochable, et de nouveaux chefs-d'œuvre.

Je ne répondrai pas aux différentes inculpations qu'on lui a faites de son temps: elles sont tombées dans l'oubli, et l'on ne doit pas craindre que quelqu'un soit tenté de les en tirer. Qui sait à présent que Cotin, Pradon, Desmarets, Linière, et quelques autres écrivains aussi peu connus qu'eux, ont écrit contre Despréaux? Mais je ne puis passer sous silence le jugement que Marmontel en a porté dans une trop célèbre épître, couronnée à l'Acadé-

mie Française. Comme l'opinion de l'auteur des excellens articles de littérature dans l'encyclopédie pourroit inspirer des préventions aux personnes qui ignorent le plan qu'avoit alors formé d'Alembert de rabaisser les grands hommes du dernier siècle, afin d'assurer à Voltaire la suprématie littéraire, et que les paradoxes en ce genre étoient le moyen le plus sûr de parvenir au fauteuil académique, il est essentiel de faire voir combien elle est peu fondée.

Despréaux est froid, y est-il dit; il est juge passionné; il n'a rien inventé, et manque de feu, de verve, de fécondité et de sentiment.

Despréaux est froid. Où est-il froid? Est-ce dans ses satires? mais n'ont-elles pas le degré de chaleur qui leur convient? le langage de la raison a-t-il et doit-il avoir les mêmes tours, les mêmes expressions, le même feu que celui des passions et de l'imagination? L'exemple de Juvénal ne prouve rien. S'il s'irrite et s'emporte contre les travers de son siècle, Horace atteint plus sûrement son but en se bornant à se moquer de ceux du sien. On rit des emportemens d'un philosophe austère et chagrin: ses déclamations se perdent dans l'air. On redoute les traits d'une raillerie fine et légère: l'atteinte en est sûre et mortelle. Or, qui a raillé plus finement et plus agréablement que Despréaux, et en plus beaux vers? Est-ce dans ses épîtres et dans son art poétique? mais tous les vers dans ces ouvrages n'ont-ils

pas le vrai caractère de leur genre? Quelle élégance, quelle douceur dans ceux sur les plaisirs de la campagne! Quel charme touchant, quel naturel dans ceux sur le vrai! Quelle force épique, quelle vérité d'expression et de coloris dans ceux sur le passage du Rhin! Quelle noblesse dans ceux adressés au Roi! Quelle beauté, quelle énergie, quelle précision dans ceux de l'art poétique! En un mot, quelle convenance dans tous! aussi dès qu'ils parurent, devinrent-ils classiques. Tout le monde les apprit, les sut par cœur, et les langues étrangères s'en enrichirent. Or, je demande, des vers que tout le monde sait, que tout le monde admire, que tout le monde cite, sont-ils réellement dépourvus de feu? Je parlerai bientôt du Lutrin.

Despréaux est juge passionné, et pourquoi? Ce n'est assurément pas pour avoir immolé à la risée du public les Chapelain, les Linière, les Cotin, et quelques autres auteurs aussi ridicules. Un écrivain d'un goût assi sûr que Marmontel, n'a pu qu'applaudir à des jugemens que la France entière a confirmés depuis long-temps. Ce n'est pas encore pour avoir défendu la cause des anciens contre les attaques de quelques modernes. Marmontel, en plusieurs endroits s'exprime aussi fortement, et même avec plus d'enthousiasme. C'est donc uniquement parce qu'il n'a pas fait cas des poésies de Quinault, et qu'il n'a pas rendu justice au Tasse. Voyons jusqu'à quel point ses torts sont fondés.

Lorsque Despréaux écrivit ses premières satires, Quinaut n'avoit encore donné que ses tragédies, qui, d'un aveu général, sont mauvaises. Non seulement la représentation, mais même la lecture n'en étoit pas supportable. A la vérité Quinaut composa bientôt après des opéras qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Mais ce genre même étoit-il fait pour plaire à un homme de mœurs austères et rigides, et d'un goût formé sur les plus beaux modèles de l'antiquité. En effet, que trouve-t-on dans les opéras de Quinaut? Des peintures lascives, des maximes propres à corrompre les mœurs, ou du moins à les efféminer, tout ce que des situations voluptueuses ont de plus tendre et de plus séduisant, des sorciers, des enchantemens, des spectres, des apparitions de dieux et de déesses, une nature fictive, des coups de baguette au lieu de nœud; en un mot tout ce qu'une imagination qui se livre à ses fougues peut se permettre de chimères, d'illusions et d'invéraisemblances. Il est vrai que Quinaut a répandu sur ces compositions d'un genre nouveau tout le charme d'une versification douce et harmonieuse, quoique souvent lâche et diffuse, et les grâces naïves et touchantes d'un sentiment délicat et toujours puisé dans la nature; mais c'est cela même qui les rend plus dangereuses. L'amour chez lui n'est jamais une foiblesse; c'est toujours le bien suprême, l'unique soin digne de nous occuper, et auquel nous

devons tout immoler. Telles sont les vraies causes du peu de cas que Despréaux a fait des opéras de Quinault.

Quant au Tasse, ne sauroit-on le justifier? Je commence par prévenir que je regarde la *Jérusalem Délivrée*, comme le poème épique le plus intéressant qui existe. Je vais, comme on voit, plus loin que Balzac qui le regardoit seulement comme le poème le plus riche, et le plus achevé qui ait paru depuis Virgile: ce qui lui a fait dire qu'en ce genre d'écrire Virgile est cause que le Tasse n'est pas le premier, et le Tasse, que Virgile n'est pas le seul. Mais quelques beautés qu'il y ait dans ce poème, est-il exempt de défauts, et même de défauts graves? (1) N'y a-t-il pas quelquefois des détails, des incidens, des épisodes même peu compatibles avec la majesté de l'épopée? N'y trouve-t-on pas de temps en temps des *concelli* qui ne choquent pas moins la raison que le goût? Le merveilleux n'en conviendrait-il pas quelquefois mieux à un poème burlesque qu'à un poème sérieux et chrétien? Quoique l'épisode d'Olinde et de Sophronie soit très-intéressant, et même qu'on fût peut-être fâché de ne pas l'y trouver, n'est-on pas forcé de convenir qu'il ne tient pas à l'action? C'est un hors-d'œuvre, et tout hors-d'œuvre

(1) Je ne juge ici la *Jérusalem Délivrée* que d'après les idées que nous avons en France du poème épique: je n'ignore pas qu'elles sont fort opposées à celles qu'on s'en est faites en Italie: mais sur bien des points, le goût des nations ne diffère pas moins que leur langage.

est un défaut réel. L'action elle-même est-elle véritablement une? Je le pense; mais-tout le monde n'en convient pas. Tout homme de goût n'est-il pas choqué du monstrueux mélange de christianisme et de fables païennes qui en fait le fond? Des îles, des forêts, des palais enchantés, des sorciers de toute espèce; des chevaliers changés en perroquets; des arbres animés par des Hamadryades; des souterrains où se trouvent rassemblées dans un petit espace toutes les richesses que la nature a répandues dans les différentes parties de la terre; un voyage à l'extrémité du monde, fait sur des mers inconnues, avec la rapidité d'un trait, dans une nacelle sous laquelle se courbent les ondes obéissantes; des monstres furieux que le mouvement d'une baguette fait disparaître; des syrènes, &c. &c. sont-ils autre chose que des contes de fées, et par conséquent que les rêves d'une imagination qui se repaît d'idées chimériques et vaines? Tout cela, dans le genre épique, malgré la magie du style, n'est-il pas du clinquant, et du vrai clinquant, surtout aux yeux d'un homme que la lecture d'Homère et de Virgile avoit accoutumé à des tableaux, fruits d'une imagination vive, belle et forte? Aussi n'est-ce point là ce que les personnes de goût aiment dans ce célèbre poëme. Ce qu'elles y admirent, et qu'on ne sauroit trop admirer, c'est la beauté des caractères; c'est Godefroi, Renaud, Tancrede, le vieux Raimond, Soliman, le féroce

Argant lui-même, Armide, &c. personnages bien plus vrais et bien plus intéressans que ceux de l'Iliade sur lesquels ils sont formés; c'est la sensible, l'incomparable Erminie; c'est la peinture du véritable héroïsme dans toute sa perfection; c'est cet enchaînement et cette variété de tableaux sublimes, touchans, nobles, rians ou tendres, selon les circonstances; c'est la richesse, la diversité et la justesse des images, des tropes et des comparaisons; c'est en un mot un style enchanteur qui a toujours de la dignité, et le caractère de la chose exprimée, si l'on excepte les passages où il a payé tribut au goût de son siècle pour les pointes. On ne peut pas même douter que Despréaux lui-même n'ait pensé ainsi, soit par le passage de l'Art Poétique où il parle du Tasse, soit par la manière dont il s'est souvent expliqué à ce sujet dans des discussions particulières avec ses amis.

Despréaux n'a rien inventé, et manque de feu, de verve, de fécondité et de sentiment. Quoi! le Lutrin n'est-il pas un poème tout d'invention? Car, quel en est le fond? Une querelle sur une prérogative qui, par elle-même, est sans intérêt: mais que de ressorts ingénieux le poète n'a-t-il pas su mettre en jeu pour nous y attacher! Quel art dans la contexture de sa fable! Quel merveilleux assorti à l'action! Comme tout s'y suit, et se lie! Quelle adresse dans le choix des épisodes! Où trouvera-t-on de plus belles ima-

ges, des tableaux plus ingénieux, un coloris plus vrai, un ensemble plus heureux, et des détails mieux saisis et mieux peints? Ce qui a fait dire à M. de la Harpe. “ Lorsqu’on a publié que Despréaux
“ n’avoit ni fécondité, ni feu, ni verve, on avoit
“ sans doute oublié le Lutrin; il falloit bien quelque
“ fécondité pour faire un poëme de six chants sur
“ un pupitre remis et enlevé; il falloit bien quelque
“ verve pour composer un ouvrage d’imagination,
“ et l’animer dans toutes ses parties. Qui jamais,
“ parmi ceux que l’on peut citer comme des con-
“ noisseurs, a méconnu ces attributs poétiques dans
“ le Lutrin? Tous les agens employés par le poëte
“ ont leur destination marquée, et la remplissent
“ en concourant à l’effet général. La fable pendant
“ cinq chants est parfaitement conduite: la vérité
“ des caractères, et la vivacité des peintures y ré-
“ pandent tout l’intérêt dont un semblable sujet est
“ susceptible, c’est-à-dire, l’amusement qu’on peut
“ prendre à voir de grands débats pour la plus
“ petite cause; mais que de ressources et d’art pour
“ nous en occuper? Comment l’auteur a-t-il pu
“ enrichir une matière si stérile, et se soutenir si
“ long-temps avec si peu de moyens? Comment a-t-
“ il pu faire tant de beaux vers sur une querelle de
“ chapitre? C’est là le miracle de l’art; c’est à force
“ de talens poétiques; c’est en prodiguant à pleines
“ mains le sel de la bonne plaisanterie, en donnant

“ à tous ces personnages une physionomie vraie et
“ distincte, qu’il est parvenu à transporter le lecteur
“ au milieu d’eux, et à l’attacher par des ressorts
“ qui, dans une main moins habile, auroient man-
“ qué leur effet. Tous ses héros ont une figure dra-
“ matique, une tête et une attitude pittoresque, et
“ rien n’est plus riche que le coloris dont il les a re-
“ vêtus.” Après cette justification par un juge aussi
éclairé que M. de la Harpe, je pense qu’il est inu-
tile de pousser plus loin la réfutation des paradoxes
de Marmontel. Il me suffira d’observer que le temps,
qui détruit tant de réputations, ajoute tous les jours
un nouvel éclat à celle de Despréaux, et qu’il n’est
personne qui ne dise avec J. B. Rousseau :

La vérité par lui démasqua l’artifice ;
Le faux, dans ses écrits par lui fut combattu :
Mais toujours au mérite il sut rendre justice,
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l’éloge de la vertu.

F I N.



POÉSIES

DE BOILEAU DESPRÉAUX,

*Selon l'ordre où elles sont imprimées dans
cette édition.*

TOME PREMIER.

	Page
Discours au Roi	1
Avertissement sur les Satires	3

SATIRES.

I. Sur l'inconvénient du séjour des grandes villes	9
II. Sur l'accord difficile de la rime et de la raison	18
III. Sur un repas ridicule	23
IV. Sur la folie de la plupart des hommes	35
V. Sur la véritable noblesse	42
VI. Sur les embarras de Paris	49
VII. Sur son génie pour la Satire	55

	Page
VIII. Sur l'homme	60
IX. A son esprit	75
X. Sur les femmes	90
XI. Sur le vrai et le faux honneur	122
XII. Sur l'équivoque	132

ÉPITRES.

I. Sur les douceurs de la paix	147
II. Sur la folie des plaideurs	157
III. Sur la mauvaise honte	160
IV. Sur le passage du Rhin	165
V. Sur le bonheur	174
VI. Sur les douceurs de la campagne	181
VII. Sur l'utilité des ennemis	189
VIII. Remerciement au Roi	196
IX. Eloge du vrai	201
X. A mes vers	209
XI. A mon jardinier	216
XII. Sur l'amour de Dieu	222

TOME SECOND.

Avertissement sur l'Art Poétique	1
--	---

L'ART POÉTIQUE.

Chant I.	3
Chant II.	14
Chant III.	24
Chant IV.	43

LE LUTRIN.

	Page
Sujet et occasion de ce poëme	56
Chant I.	57
Chant II.	67
Chant III.	75
Chant IV.	82
Chant V.	92
Chant VI.	102

ODES, ÉPIGRAMMES, ET POÉSIES DIVERSES.

ODES.

Ode sur la prise de Namur	111
Ode sur les Anglois	119

ÉPIGRAMMES.

A un médecin	121
A Racine	ibid.
Contre Saint-Sorlain	122
A Pradon et Bonnecorse	ibid.
Contre l'Abbé Cotin	123
Contre le même	ibid.
Contre un athée	ibid.
Vers en style de Chapelain	ibid.
Le mari imprudent	124
A Climène	ibid.
Épitaphe	ibid.
Imitation de Martial	125

	Page
Sur une harangue d'un magistrat, dans laquelle les procureurs étoient fort maltraités	125
Sur l'Agésilas de P. Corneille	ibid.
Sur l'Attila du même auteur	ibid.
Sur la manière de réciter du poëte Santeuil	126
Sur la fontaine de Bourbon	ibid.
Sur l'amateur d'horloges	ibid.
Sur ce qu'on avoit lu à l'Académie des vers contre Homère et Virgile	127
Sur le même sujet	ibid.
Sur le même sujet	128
A Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens	ibid.
Sur le même sujet	ibid.
Au même	129
Au même	ibid.
Parodie burlesque de la première ode de Pin- dare, à la louange de Perrault	ibid.
Sur la réconciliation de l'auteur et de M. Per- rault	130
Aux RR. PP. Jésuites, auteurs du journal de Trévoux	131
Epigramme des Jésuites contre Despréaux	ibid.
Réponse à cette épigramme	132
Sur le livre des Flagellans	ibid.

POÉSIES DIVERSES.

Stances à Molière, sur la comédie de l'école des femmes	133
--	-----

	Page
Sonnet sur la mort d'une parente	134
Autre sonnet sur le même sujet	ibid.
Le bûcheron et la mort; fable	135
Le débiteur reconnoissant	136
Enigme	ibid.
Vers pour mettre au-devant de la Macarise	ibid.
Sur un portrait de Rossinante	ibid.
Vers à mettre en chant	137
Chanson à boire	ibid.
Chanson à boire, faite à Bâville	138
Sur Homère	139
Vers pour mettre sous le buste du Roi fait par Girardon	ibid.
Vers pour mettre au bas d'un portrait de Mgr. le duc du Maine	ibid.
Vers pour mettre au bas du portrait de Melle. de Lamoignon	140
A Mde. la présidente de Lamoignon, sur le portrait du P. Bourdaloue	ibid.
Vers pour mettre au bas du portrait de Taver- nier	141
Vers pour mettre au bas du portrait de mon père	ibid.
Epitaphe de la mère de l'auteur	142
Sur un frère aîné que j'avois, et avec qui j'étois brouillé	ibid.
Vers pour mettre sous le portrait de la Bruyère,	

	Page
au-devant de son livre des caractères du temps	142
Építaphe de M. Arnauld	143
Vers pour mettre au bas du portrait de M. Ha- mon, médecin	ibid.
Vers pour mettre au bas du portrait de Racine	144
Vers pour mon portrait	ibid.
Réponse à ces vers	ibid.
Pour un autre portrait du même	145
Vers pour mettre au bas d'une méchante gra- vure qu'on a faite de moi	ibid.
Sur le buste de marbre qu'a fait de moi M. Girardon	ibid.
Prologue. La poésie et la musique	146
Essai sur la vie et sur les écrits de Boileau-Des- préaux	149



De l'imprimerie d'A. DULAU, et Co. et de L.
NARDINI, No. 15, Poland-street.

e
2
3